



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archicopiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio SS.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

807155

LE NOUVEAU
MERCURE.
GALANT.

CONTENANT LES Nouvelles
du Mois de Decembre 1677.

& plusieurs autres.

TO M E X.

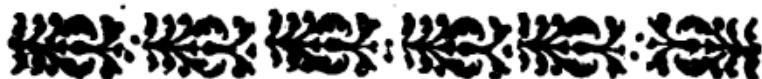


A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
Libraire, rue Merciere, à la Victoire.

M. DC. LXXVII.

AVEC PRIVILEGE DU ROT.



AV LECTEV.R.

VOICI le dixième Volume du Mercure, & le dernier de l'Année 1677. car quoy qu'il paroisse en Janvier, il ne contient que les Nouvelles du Mois de Décembre, & on ne donnera que le premier jour de Fevrier celuy qui commencera l'Année 1678. Le succès de ce Livre a été extraordinaire. Je ne doute point qu'il ne soit deû aux prodiges de cette Campagne, aux Vers galans & sérieux, & aux Pièces d'Eloquence qu'on m'a fait la grace de me donner de toutes parts, & c'est peut-être le seul Livre dont un Auteur puisse publier le succès sans paroître vain, puis qu'en cela il ne loue

AU LECTEUR.

que les Ouvrages d'autrui. Je me trouve, mesme dans quelque obligation de ne pas faire l'approbation qu'on a donnée au Mercure, afin que ceux qui m'ont envoyé les agreables Pieces qui le composent, connoissent qu'elles ont plu partout; ce qu'il me seroit aisné de justifier par plus de quatre cens Lettres qui m'ont été écrites sur le plaisir que sa lecture a causé. Il est certain que pour s'en declarer l'ennemy, il faudroit vouloir qu'il n'y eût ny Braves ny beaux Esprits en France, & condamner en même temps toutes les Actions de valeur, & tous les grands Ouvrages de ceux qui écrivent.

Je scay que le Titre a fait croire d'abord que le Mercure estoit simplement galant, & qu'il ne devoit tenir place que dans la Bibliothèque des Femmes, mais on est sorty de cette erreur quand on y a ven-

AU LECTEUR.

des Pièces d'éloquence, des Harangues, des Relations fidèles & exactes, des Sieges & des Batailles, des Evenemens remarquables, des morceaux d'Histoire, & des Mémoires glorieux à des Familles. Alors il est devenu le Livre des Savans & des Braves, après avoir été le divertissement du beau Sexe; & une marque incontestable de son succès, c'est qu'il a été assez heureux pour plaire à Monseign. le DAUPHIN, que ce Grand Prince veut bien souffrir qu'il paroisse toujours à l'ordenir sous son Nom. Ainsi vous verrez ce Nom auguste à la teste de celuy qui contiendra les Nouvelles de Janvier, & pour le redire moins indigne d'un si grand honneur, il commencera en ce temps-là à paroître avec tous les evenemens dont un Livre de cette nature puise être embelly. On fera gravir dans chaque Volume trois

AU LECTEUR.

en quatre Planches, suivant les Su-
jets dont le Mercure partera ; &
comme les Enigmes sont devenues un
Jeu d'esprit qui plaist, comme on be-
voit par un nombre infini de Gens
qui cherchent à y donner des Ex-
plications, outre celles qui seront en-
Kers à l'ordinaire, on en mettra tous-
les Mais une autre en Figures, dont
on laissera le mot à deviner. On y
trouvera trois ou quatre Chansons
dont les Notes seront gravées. Elles
seront composées par les meilleurs
Maîtres, & notées exprés pour le
Mercure, de sorte qu'on peut s'affu-
rer qu'elles auront toute la grâce
de la nouveauté, puis que personne
ne les aura vues avant que le
Kolumbe où elles seront, soit en vente.
Ceux qui voudront envoyer des Pa-
roles, le pourront faire, on aura soin
de les faire noter, si elles se trouvent
propres à être chantées. Il y aura
des Cartes de galanterie, & la pre-

AU LEGTEUR.

ntre qui paroistra, sera l'Empire de la Poësie, de M. de Fontenelle. On peut croire sur ce nom qu'elle ne manquera pas d'agrément. On donnera aussi chaque Mois des Dessesins gravez des Modes nouvelles, & quand on aura commencé, on ne discontiuerà plus, mais il faut établir beaucoup de choses pour cela, & lier commerce avec bien des Gens. Ce sera une commodité pour ceux qui auront inventé quelque chose de nouveau, dans l'envie de contribuer au plaisir de M^g. le DAUPHIN, ou qui auront quelque chef-d'œuvre, d'Art à proposer au Public. Ils pourront en aparter les dessins, & en les fera graver, s'ils meritent cette dépense. Elle sera grande pour tous ces embellissemens, & devoit faire renchœrir le Mercure de beaucoup; cependant comme on s'attachera plus à la gloire qu'à l'intérêt, l'augmentation du prix sera très-peu considérable.

AU LECTEUR.

puis qu'il ne se vēdra chez l'Imprimeur que seize sols en blanc, & au Palais vingt sols en parchemin, & vingt-cinq sols en veau. Le Public a reçeu ce Livre si favorablement, qu'il est juste de luy en marquer de la reconnoissance par les nouvelles beautez qu'on luy prētera. Mais pour estre assuré d'en jouir, il doit prendre garde si on ne luy vend point de Mercures contrefaicts. Il ne suffit pas de voir au bas qu'ils ont esté imprimés à Paris; c'est ce qu'on ne manque jamais d'y mettre pour empescher qu'on ne les rejette comme faux. Il faudra examiner s'ils auront les Lettres fleuronnées & figurées, les Vignettes, le Frontispice, & généralement toutes les Planches que je viens de dire, qui seront à l'avenir dans les véritables. Ceux qui se hazarderont à les contrefaire dans les Provin-

AU LECTEUR.

ces, s'il s'en trouve qui s'y veulent exposer, comme ils les débiteront sans Figures, seront obligés d'ôter beaucoup de la matière qui aura relation avec les Planches, & tout le reste demeurant sans liaison, fera un pur galimatias; outre qu'un Livre contrefait est toujours rempli de fautes, & qu'un Libraire qui songe à l'épargne, en retranche beaucoup de choses pour y employer moins de feuilles. Il ne faut pas s'étonner si des Livres si défigurés se donnent à meilleur marché que les véritables, & c'est cette médiocrité de prix qui peut encor faire voir qu'ils ne le sont pas. On prie ceux qui auront des Mémoires à donner, de les adresser au Sieur Bla-geart Imprimeur & Libraire, demeurant à Paris Rue S. Jacques, à l'entrée de la Rue du Plâtre, & de faire savoir en quel lieu on pourra

AU LECTEUR.

estre éclaircy des circonstances dans le temps que les Articles seront employez. Pour les Histoires envoyées par des Particuliers, on croit devoir avertir une fois pour toutes, que si on y retouche, c'est seulement pour les mettre dans le style serré du Mercure, qui doit estre le même partout, ou pour oster quelquefois des choses qui sont trop libres, ou qui satirisant trop, pourroient chagrinier les Intéresséez. S'il arrive qu'on difére à mettre dans le Mois les choses qu'on donne, ce n'est qu'à l'égard des Galanteries, qui n'ont aucun besoin de l'ordre du temps; mais tost ou tard on y met tout ce qui est bon, ou quand on ne le met point, ce n'est pas qu'on n'y trouve beaucoup d'esprit, mais il y a des choses très-spirituuelles & très-bien tournées qui ne sont pas bonnes à imprimer. On ne sauroit avoir trop de circonspe-

AU LECTEUR.

tion à rendre le Mercure digne
d'estre toujours lù dans des lieux
d'où la moindre liberté le banniroit.
Comme beaucoup de Personnes font
la grace d'écrire à l'Autheur, il les
prie de ne point trouver mauvais
s'il se dispense de leur répondre.
Outre qu'il a besoin de son temps
pour travailler & pour s'informer
des Nouvelles de chaque Mois, il
croit répondre assez quand il met
les Ouvrages qu'on lui envoie. Les
Libraires de Province sont avertis
qu'on leur fera bon marché à pro-
portion de l'éloignement des lieux,
& de ce qu'il leur pourra coûter
pour le port. Chacun n'aura qu'à
envoyer son Correspondant chez
led. Sieur Blageart, & on y fera les
Paquets tant pour les Libraires que
pour les Particuliers. Le prix des
dix Volumes de l'Année 1677. ne
sera point augmenté. Ils contiennēt
les Nouvelles des douze Mois, parce

AU LECTEUR.

qu'on a ramassé dans le premier
celles de Janvier, de Fevrier, & de
Mars, jamais Conquérant n'ayant
fait de si grandes Conquestes que
LOÜIS LE GRAND dans le cours
d'une seule Année. Il n'y a point
d'Histoire qui en fasse voir de pa-
reilles, si on a regard à la force des
Places qui ne m'avoient ny d'Hom-
mes ny de Munitions. Elles auroient
esté imprénables autrefois. Tant
d'Actions surprenantes rendent ces
dix Tomes considérables. On y rend
la gloire qui est due à ceux qui
ont fait les Cōquestes, & à ceux qui
les ont chantées, & on y ramasse
mille choses curieuses qu'on n'au-
roit pu trouver ensemble, si le Mer-
cure n'avoit jamais esté fait. Les
unes auroient esté séparées; les au-
tres n'estat qu'en feüilles volâtes, se-
seroit perdues, & il y en auroit eu
beaucoup que la négligëce de les re-
cueillir auroit empêché de cōserver,



NOUVEAU.
MERCURE
GALANT.

TOME X.



IE vous fçay bon gré,
Madame, de l'amitié
que vous témoignez
avoir prise pour le Ruisseau.
Elle ne me surprend point;
Vous avez l'esprit délicat, &
j'estois persuadé en vous l'en-
voyant, qu'il seroit favorable-
ment reçeu. Comme le meri-
te fait effet par tout, ce Ruis-

Tome X.

A.

2 LE MERCURE

feau que vous appellez le plus galant des Ruisseaux , avoit fait un si grand bruit par les avantages que promettoit l'égalité de son cours ; que toutes les Prairies qui pouvoient prétendre à ses complaisances , étoient charmées de sa réputation . Ainsi , quoy que ce soit quelque chose d'assez singulier qu'un Ruisseau Amant , celle qui eut la gloire de s'attirer son hommage , avoit déjà entendu parler de ce qu'il valoit ; & vous pouvez croire que l'offre de ses soins ne luy déplût pas . Vous en jugerez par cette Réponse qu'elle luy fit , après l'avoir écouté sans l'interrompre .



LA PRAIRIE
AU RUISSÉAU.

Ve vostre éloignement m'a fait
 souffrir de peine !
 Je séchois sur le pied de me voir loin de
 vous,
 Je n'avois plus de Fleurs, & j'estoys
 entre nous,
 Semblable à ces guérets que l'on voit
 dans les plaines ;
 Mais puisque je vous voy, je m'en
 vay refleurir,
 Et seûre de vos Eaux, je ne scaurois
 perir.

Mais puis-je me flater que ces Eaux si
 cheries,
 Ne coulent que pour moy ? n'est-il point
 de Prairies
 Dont l'émail éclatant puisse arrêter
 vos pas ?
 Je crains tout, mais enfin je ne le pen-
 se pas.

A ij

4 LE MERCURE



*Vous estes décendu d'une Source trop
pure,
Pour ternir par cette action
Vostre crystal, & vostre nom ;
Et si j'en croy vostre murmure,
Vous ne serez jamais inconstant ny
parjure.*



*Cependant la rapidité
Dont je vous voy courir le long de ce
rivage,
Est de vostre infidélité
Un assez funeste présage.
Ah, si pour mon malheur, comme un
Ruisseau volage,
Aprés avoir sceu m'engager,
Je voyois vostre cours ailleurs se par-
tager,
De combien de soucis me verrois - je
remplie ?
Mais quand on va si vite, il faut qu'on
soit leger ;
Et si je m'en rapporte à ce qu'on en
publie,
Vous estes sujet à changer.*

GALANT. 3

Le suis jalouse enfin, & quand l'Ocean
mesme,
Riche de tant de flots qu'il reçoit dans
son sein,
Auroit pour moy quelque dessein,
Si son amour n'estoit extrême,
J'aimerois cent fois mieux un fidelle
Ruisseau
Qui pour Thétis, ny pour son Diadé-
me,
Ne voudroit pas ailleurs puiser deux
goutes d'eau;
Voila comme je suis, & c'est ainsi que
j'aime.

Ne me voir qu'en courant ! ah je n'ose
y penser,
Je sens à ce discours mes Fleurs se hé-
risser,
Et le Cruel Hyver me donne moins d'a-
larmes :
Helas, où courrez-vous ? coulez plus
lentement,
Le Lit que je vous offre a-t-il si peu de
charmes,
Qu'il ne puisse fixer la courroie d'un
Amant ?

A iii

LE MERCURE



Venez vous égayer au bord de nos Fontaines,

Leurs ondes par vostre moyen
Se trouveront en moins de rien.

Des Hélicons, des Hippocrenes,
Car ie n'ignore pas au bruit que vous
menez.

Que vous bouillez de vous y rendre,
C'est vainement que vous tournez,
Je sçay que c'est là vostre tendre.
Que vous diray-je plus ? j'ay des rapiés
de Fleurs

Sur qui vous pourrez vous étendre,
L'Aurore chaque jour les baigne de
ses pleurs,

Qui composent un doux mélange
Qui fait bonte à la fleur d'Orange.



Ah laissez-vous tenter ! au nom de nos
amours

Faites sur vous quelques retours,
Et coulez tout au moins avec plus de
paresse :

Si vous n'arreztez vostre cours,
Vus allez dans la Mer vous perdre
pour toujours,

G A L A N T.

7

Et je ne seray plus qu'un objet de tristesse ;

Mais c'est en vain que ie vous presse
De retarder un peu vostre extrême vitesse ,

Et qu'un vent opposé seconde mes souhaits ;

L'Amour & les Ruisseaux ne remontent jamais.



Ie ne demande point que vous veniez sans cesse

Marroser nuit & iour , non , quelque secheresse

Qui puisse me brûler , ie ne m'en plaindray pas ,

Pourven qu'en d'autres lieux , toujours fidelle & tendre ,

Vos Eaux , vos cheres Eaux , n'aillent point se répandre ;

Je ne me fonde point sur mes foibles appas ,

Quoy qu'un Flenue pompeux suuy de cent Rivieres ,

Qui sont ses humbles Tributaires ,
En superbe appareil me vienne tous les ans

A iiiij

8 · LE MERCURE

*Apporter sur mes bords cent liquides
présens.*



*Mais il faut dire tant, c'est un Fleuve
volage.*

*Dont les débordemens sans mesure ny
choix*

*S'étendent dans les Champs ainsi què
dans les Bois.*

*Qui peut s'accommoder d'un semblable
partage,*

*Ne me ressemble pas : Eussiez - vous
plus d'attraitz*

*Que l'on ne voit d'Epis chez la blonde
Cérès,*

*Si vous alliez ainsi de rivage en ri-
vage,*

*Je vous préférerois le moindre Maré-
cage,*

*Et deussay-je en mourir, je romprois
pour jamais.*

La netteté de ces Vers vous fait assez voir qu'ils viennent de Source. Ils sont d'un Gentilhomme qui cherche la Nature

G A L A N T. 9

dans tout ce qu'il fait, & qui par là ne fait jamais rien que d agreable. Cet Ouvrage n' etant pas le seul que vous ayez veu de luy, le style vous en doit faire deviner le nom. Il y a des expressions heureuses qui le distinguent assez pour ne vous donner aucune peine à le reconnoistre. Deux Marys que vous voulez bien que je ne dispense de vous nommer, en prennent souvent d'utiles sur des soupçons mal fondez qui leur font passer de méchantes heures. Ils sont tous deux dans les Charges, tous deux impitoyablement délicats sur le Point-d'honneur, & par consequent tous deux jaloux, jusqu'à trouver du crime dans les plus innocentes conversations. La femme de l'un est une blonde

A v

bien faite, d'une taille fine, & dégagée, l'œil bien fendu, & un visage qu'on peut dire avoir été fait au tour. L'autre a pour Femme une grande Brune, qui a la douceur mesme peinte dans les yeux, le teint uny, le nez bien taillé, la bouche agreable, & des dents à se récrier. Ces deux Dames qui n'ont pas moins d'esprit que de beauté, ont encor plus de vertu que d'esprit, mais cette vertu n'est point farouche; & comme elles font fort éloignées de l'âge où il semble qu'il y ait quelque obligation de renoncer aux plaisirs, le Jeu, la Comedie, l'Opera, & les Promenades, font des divertissemens qu'elles ne se refusent point dans l'occasion. Il y a une étroite amitié entre elles, & cette amitié a peut-estre fait la

liaison des Marys qui se sont
gastez l'un l'autre , en se dé-
couvrant leur jaloufie. Vous
jugez bien , Madame , que cette
conformité de fentimens les a
fait agir de concert pour le re-
mede d'un mal qui les tient
dans une continuelle inquietu-
de. C'est ce qui embarrasse ces
deux aimables Personnes , qui
ne sçauroient presque plus faire
aucune agreeable Partie sans
qu'un des Marys soit leur sur-
veillant. A dire vray , la trop
exacte vigilance n'est pas moins
incommode qu'injurieuse. Quel-
que tendresse qu'une Femme
puisse avoir pour celuy à qui le
Sacrement la tient attachée , elle
n'aime point à luy voir faire le
personnage d'Argus. Tout ce
qui marque de la défiance luy
tient lieu d'outrage ; & les

Marys ayant leurs heures de reserve dont personne ne vient troubler la douceur , il est juste qu'ils abandonnent les inutiles à ceux qui n'en profitent jamais sans témoins. Les Dames dont je vous parle devenuës inseparables & par leur véritable amitié , & par le fâcheux rapport de leur fortune , n'oubliaient rien pour se dérober , quand elles pouvoient , aux yeux de leurs importuns Espions. Ce n'est pas , comme je vous l'ay déjà dit , qu'elles eussent aucune intrigue qui pût mettre leur vertu en péril , mais il suffissoit qu'on se défiaast de leur conduite pour leur faire prendre plaisir à se débarasser de leurs Jaloux , & c'estoit pour elles un sujet de joye incroyable qu'une Partie d'Opera ou de

Promenade faite en secret. Parmy ceux dont le Jeu leur avoit donné la connoissance (car si elles ne pouvoient s'empêcher d'estre observées , elles s'estoient mises sur le pied de faire une partie de ce qu'elles vouloient) deux Cavaliers aussi civils que galants , leur avoient fait connoistre par quelques assiduitez que le plaisir de contribuer à les divertir estoit un plaisir sensible pour eux. Elles meritoient bien leurs complaisances , & l'agrément de leur humeur joint à leur beauté qui n'estoit pas médiocre , pouvoit ne pas borner entièrement à l'estime les sentiments qu'ils tâchoient quelquefois de leur découvrir. Ils étoient Amis , & quand ces Belles trouvoient l'occasion de quelque

divertissement à prendre sans leur garde accoutumée , elles n'estoient point fâchées d'en faire la Partie avec eux. Dans cette disposition , voicy ce qui leur arriva pendant que les jours estoient les plus longs ; car , Madame , je croy que le temps ne fait rien aupres de vous à la chose , & qu'une aventure du Mois de Juillet que vous ignorez ne vous plaira pas moins à écouter qu'une Aventure du Mois de Decembre. On m'en apprend de tous les costez , & ne vous les pouvant écrire toutes à la fois , j'en garde les Memoires pour vous en faire un Article selon l'ordre de leur ancienneté .

Le Jeu servant toujours de prétexte aux Dames à recevoir les visites des Cavaliers , tantost

G A L A N T. 15

chez l'une , & tantoft chez l'autre , la Feste d'un des deux arrive. Elles luy envoyent chacune un Bouquet. Cela se pratique dans le monde. Il leur en marque sa reconnoissance par des Vers galans , & par une tres-instante priere de prendre jour pour venir souper dans une forte belle Maison qu'il a aupres d'une des Portes de la Ville , où il les attendra avec son Amy. Le Party est accepté , mais l'importance est de venir à bout de la défiance des Marys qu'on ne veut point mettre de la Feste. Heureusement pour elles , il se trouvent tous deux chargez d'affaires en mefme temps. On choisit ce jour. Le Cavalier est averty. Les ordres sont donnez , & il ne s'agit plus que d'executer. Les Dames feignent de vouloir aller surprendre une de

leurs Amies qui est à une lieue de Paris, & d'où elles ne doivent revenir qu'au frais. Un des Marys les veut obliger à remettre au lendemain, afin de leur tenir compagnie, & de se délasser un peu de l'accablement des affaires. Il n'en peut rien obtenir, & sur cette contestation arriva un Laquais de la Dame qui les avertit de son retour, & qu'elle viendra jouer l'apres-dînée avec elles. Leurs mesures sont rompues par ce contre-temps. Les deux Amies dissimulent. Refuser une Partie de Jeu pour en proposer une autre qui les laisse disparaître pour tout le reste du jour, ce seroit donner de legitimes soupçons. Elles jouent, demeurent à souper ensemble apres que le Jeu est finy, & feignent d'y avoir gagné un mal de teste qui leur aste l'ap-

pétit, & qui ne peut estre soulagé que par une Promenade aux Thuilleries. On met les Chevaux au Carosse. Le Mary que leur empressement à vouloir faire une Partie de Campagne sans luy, avoit déjà commencé d'inquiéter, les fait suivre par un petit hōme inconnu qui entre avec elles aux Thuilleries, & les en voyant sortir instantanément par la Porte qui est du costé de l'eau, & monter dans une Chaise Roulante qu'elles avoient donné ordre qu'on y fist venir, découvre le lieu du Rendez vous, & en vient donner avis au Mary. Le coup estoit rude pour un Jaloux. Il court chez son Associé en jalouse, luy conte leur commun desastre, & luy faisant quitter les Affaires qu'il n'avoit pas en-

cor achevé de terminer, le me-
ne où la Feste se donnoit. Ils
trouvent moyen d'entrer dans
la Court sans estre veus, & se
glissent de là dans le Jardin,
d'où ils peuvent aisément dé-
couvrir tout ce qui se passe
dans la Salle. Elle estoit éclai-
rée d'un fort grand nombre de
Bougies. Ils s'approchent des
Fenestres à la faveur de quel-
ques Arbres fait en Buissons; &
quoy qu'ils ne remarquent rien
qui sente l'intrigue dans les res-
pectueuses manieres dont les
Cavaliers en usent avec leurs
Femmes, elles leur paroissent
de trop bonne humeur en leur
absence, & ils voudroient qu'el-
les ne se montrassent aimables
que pour eux. Le Soupé s'ache-
ve au son des Hautbois qui
prennent le chemin du Jardin

où la Compagnie les suit. Les Marys qui veulent voir à quoy l'Avanture aboutira, se retirent dans un Cabinet de verdure où ils demeurent cachez. Les Dames ont à peine fait un tour d'Allée, qu'elles voyent faire tout couvert de Fusées volantes, qui sortent du fonds du Jardin; les Etoilles & les Serpentaux qu'elles font paroistre tout - à - coup, les divertissent plus agreablement que leurs Marys, qui ne sont pas en estat de gouster le plaisir de cette surprise. L'aimable Brune dont je vous ay fait le Portrait prend une de ces Fusées, & la veut tirer elle - mesme. Celuy qui donne la Feste s'y estant inutilement opposé, luy met un Mouchoir sur le cou, dans la crainte qu'elle ne se brûle! Le Mary

perd patience, il veut s'échaper. Celuy qui est avec luy dans le Cabinet l'arreste, & à luy-mesme besoin d'estre arresté au moindre mot qu'il voit qu'on dit tout bas à sa Femme. Jamais Jaloux ne souffrissent tant. Ils frapent des pieds contre terre, atrachent des feüilles, & les mangent de rage, & on pretend qu'un des deux pensa crever d'une Chenille qu'il avala. Apres quelques Menuets dansez dans la grande Allée, on vient dire aux Dames qu'un Bassin de Fruit les attendoit dans la Salle pour les rafraischir. Elles y retournent & n'y tardent qu'un moment, parce que minuit qui sonne leur fait une nécessité de se retirer. Les Cavaliers les accompagnent jusqu'à leur Chaise roulante qu'elles quittent

pour aller reprendre leur Carrrosse qu'elles ont laissé à l'autre Porte des Thuilleries, & cependant les Hautbois qui ne sont point avertis de leur départ continuënt à joüer dans le Jardin. Leur presence est un obstacle fâcheux à l'impatience des Réclus du Cabinet de verdure qui brûlent d'en sortir pour s'approcher des Fenestres comme ils ont fait pendant le Souper. Il est vray qu'ils ne demeurent pas long-temps dans cette contrainte, mais ils n'en sont affranchis que pour souffrir encor plus cruellement. Un de ces Messieurs de la Musique chamestre estant entré dans la Salle pour demander quelque chose à celuy qui les employoit, reviêt dire à ses Compagnons qu'il n'y avoit plus trouvé personne, &

qu'il n'avoit pû sçavoir ce que la Compagnie estoit devenuë. Les Marys l'entendent, & c'est un coup de foudre pour eux. Leur jalousie ne leur laisse rien imaginer que de funeste pour leur honneur. Ils pestent contre eux-mesmes de leur lâche patience à demeurer si long-temps témoins de leur honte, & ne doutant point que leurs Femmes ne soient dans quelque Cabinet avec leurs Amans, ils sortent du Jardin, montent en haut, vont de Chambre en Chambre, & trouvant une Porte fermée, ils font tous leurs efforts pour l'enfoncer. Un Domestique accourt à ce bruit. Il a beau leur demander à qui ils en veulent. Point de réponse. Ils continuent à donner des pieds contre la Porte, & le Domestique qui

n'est point assez fort pour les retenir , commence à crier aux Voleurs de toute sa force. Ces cris mettent toute la Maison en rumeur. On vient au secours. Chacun est armé de ce qu'il a pu trouver à la haste, & le Maître-d'Hostel tient un Mousqueton qu'il n'y a pas plaisir d'essuyer. Nos Desesperez le craignent. Ils moderent leur empotement , & on ne voit plus que deux Hommes interdits , qui sans s'expliquer enragent de ce qu'on met obstacle à leur entreprise. Comme ils ne sont connus de personne , & qu'ils n'ont point leurs Habits de Magistrature , on prend leur silence pour une conviction de quelque dessin criminel ; & afin de les faire parler malgré eux , le Maître-d'Hostel

envoye chercher un Commissaire sans leur en rien dire, & des fait garder fort soigneusement jusqu'à ce qu'il soit arrivé. Cependant les Cavaliers qui ont remené les Dames aux Thuilleries, reviennent au lieu où s'est donné le Repas, & sont surpris de voir en entrant qu'on amene un Commissaire. Ils en demandent la cause. On leur dit que pendant que tout le monde estoit occupé en bas à mettre la Vaisselle d'argent en sécurité, deux Voleurs s'estoient coulez dans les Chambres, & avoient voulu enfoncer un Cabinet. Il y courrent avec le Commissaire qui les livre pendus dans trois jours. Jugez de l'étonnement où ils se trouvent quand on leur montre les pretendus Criminels. Le Commissaire

faire qui les reconnoist se tire d'affaire en habile-Homme, & feignant de croire que ce sont eux qui l'ont envoyé chercher, il leur demande en quoy ils ont besoin de son ministere. Ils l'obligent à s'en retourner chez luy, sans s'éclaircir de la bêvcuë qui l'a fait appeller inutilement; & les Cavaliers qui devinrent une partie de la vérité, ayant fait retirer leurs Gens, leur ofrét telle réparation qu'ils voudront de l'insulte qu'on leur a faite sans les connoistre. C'est là que le mystere de la Feste se dévelope. Celuy qui l'a donnée leur découvre qu'elle est la suite d'un Bouquet reçeu, & qu'ayant prié les Dames d'obtenir d'eux qu'ils luy fissent l'honneur d'en venir partager le divertissement avec elles, il avoit eu le chagrin

d'apprendre qu'un embarras imprévu d'affaires n'avoit pas permis qu'ils les pûssent accompagner ; qu'il venoit de les ramener chez elles, & qu'il espéroit trouver une occasion plus favorable de lier avec eux une Partie de plaisir. Tandis qu'il ajoute à ces excuses des civilités qui adoucissent peu à peu la colere de nos Jaloux, son Amy envoie promptement avertir les Dames de ce qui vient d'arriver, afin qu'elles prenent leurs mesures sur ce qu'elles auront à dire à leurs Marys. Ils quittent les Cavaliers satisfaits en apparence de cette défaite, & fort résolus de faire un grand chapitre à leurs Femmes. Elles préviennent leur méchante humeur, & les voyant retourner chagrins, elles leur content en riant

la malice qu'elles leur ont faite de ne les mettre pas d'une Partie dont on avoit souhaité qu'ils fussent ; ce qui devoit leur faire connoistre que quand les Femmes ont quelque dessein en teste , elles trouvent toujours moyen de l'executer. Les Marys se le tirent pour dit ; & ceux qui ont scéau les circonstances de l'Histoire , assurent que depuis ce temps-là ils ont donné à leurs Femmes beaucoup plus de liberté qu'ils ne leur en laissoient auparavant. C'étoit le meilleur party à prendre pour eux. Le beau Sexe est ennemy de la contrainte, & tel le n'auroit jamais la moindre tentation de galanterie, qui n'en refuse pas quelquefois l'occasion pour punir un Mary de sa défiance.

B ij

Comme une peine qu'on a
meritée ne donne jamais sujet
de plaindre celuy qui la souf-
fre , on peut dire tout au con-
traire qu'on voit rarement re-
compenser la Vertu sans qu'on
en témoigne de la joye. C'est
ce qui a paru depuis peu quand
Monsieur le Comte d'Ayen a
esté reçeu Duc & Pair au Parle-
ment. Ses belles qualitez luy
ont acquis une estime si gene-
rale , que toute la Cour s'est
interessée aux avantages que
luy donne ce nouveau Rang.
Il est Fils de Monsieur le Duc
de Noailles , & c'est assez dire
pour faire connoistre qu'il par-
tage la Pieté , qui est comme un
Bien hereditaire dans toute
cette Illustre Maison. Les soins
qu'il a pris de se rendre les
belles Lettres familières , ne

l'ont pas empesché d'aprendre tout ce qu'on peut sçavoir dans la Guerre. Il commença de donner des marques de son courage, lors qu'on envoya du Secours aux Hollandois contre l'Evesque de Munster. Il a toujou-
rs servy depuis ce temps-là ; & le Roy voulant montrer la satisfaction qu'il avoit de sa conduite, le fit l'Année dernière Mareschal de Camp.

Sa Majesté a fait le mesme honneur depuis quelques jours à Messieurs de Tracy & de Rubantel. Je vous ay appris tant de choses avantageuses du premier dans ma Lettre du Mois d'Avril, que je n'ay plus rien à vous en dire, sinon qu'il a continué depuis ce temps à servir comme il avoit fait auparavant. On ne peut mieux

ſçavoir ſon Meftier, avoir plus courage, ny prévoir de plus loin les choses qui doivent ar-river. M^r de Rubantel qui a le m^{iesme} Employ que luy dans les Gardes, a fait auſſi paroistre beaucoup de zele, de valeur & cⁱ application, toutes les fois que l'occation s'est offerte d'en donner des marques. Plusieurs de cette Famille ont finy glo-rieusement leurs jours dans le Service, & ont merité par là de vivre toujouſrs.

C'est un avantage qui eſt assuré à Dom Joseph d'Arden-ne, Comte d'Illes, Lieutenant General des Armées du Roy. Il eſt mort apres avoir tres-bien ſervy en ſon temps. Il eſtoit d'une Maifon fort conſidera-ble, & la Noblesſe du Rouſſillon avoit beaucoup de créance en luy.

M^r l'Abbé de Castelan est mort aussi, fort regretté de quantité de Personnes de la plus haute Qualité, qui avoient beaucoup d'estime pour luy. Il étoit Frere de M^r de Castelan Major des Gardes, dont la bonne mine & le courage estoient connus, & que nous avons perdu à Gigery.

Apres ces tristes Nouvelles, voudrez-vous bien, Madame, écouter les Plaintes d'un Malheureux, que plus d'une infidélité soufferte n'a pû guerir de la foiblesse d'engager toujours son cœur ? Il les fait avec assez d'esprit pour meriter que vous perdiez un peu de temps à l'entendre ; & quoy que vous vous soyez renduë insensible aux maux de l'Amour, la maniere dont il exprime les siens vous pourra toucher.

* * * * *

L'AMANT TROMPE.

DÉgouté pour toujours des Beautez
de la Cour,
Le pestois hautement contre leur incon-
stance,
Et d'un Homme, ennemy déclaré de
l'Amour,
L'affectois en tous lieux l'heureuse In-
difference.

* * * * *

La Chasse me plaisoit, & toujours dans
les Bois,
Pour mieux me garantir des surprises
des Belles,
L'ovitois avec soin le piege des Ruelles,
Et la Retraite estoit mon dernier
choix,

* * * * *

Si mes traits poursuivoient quelque
Beste sauvage,

Je n'apprehendois point d'en estre mal-
traité,
Et des Oyseaux, d'accord dans leur
tendre ramage,
L'enviois la fidelité.



De leur commerce heureux le tranquille
avantage,
Me faisoit plaindre le malheur
D'un Amant qui surpris d'une douce
langueur,
Sur la foy d'un bel œil imprudemment
s'engage
A risquer en aimant, le repos de son
cœur.



Le mien que les dehors d'une belle ap-
parence
A s'en laisser duper avoient cent fois
reduit,
En retiroit au moins ce fruit
Qu'une assez longue experiance
Le mettoit en estat de n'estre plus
seduit.



Mais pour ne pas aimer quand le pan-
chant y pouffe,

34 LE MERCVRE

*En vain nous employons nos soins ;
C'est une habitude si douce,
Qu'on la reprend lors qu'on le croit le
moins.*



*Un jour assis sur la Fougere,
Je prenois des Zéphirs le frais déli-
cieux,
Quand j'aperçeus une jeune Bergere
Dont l'éclat éblouit mes yeux.*



*L'art ne luy prestoit rien ; sa beauté
naturelle
Briloit avec tant d'agrément,
Que plein d'un doux saisissement,
Au peril de ne faire encor qu'une Infie-
delle,
Je courus rendre hommage à cet Objet
charmant.*



*Quel bonheur fut le mien ! nos cœurs
d'intelligence
Se trouverent tous deux en même-
temps charméz ;
Il sembloit que l'Amour jaloux de sa
puissance,
L'un pour l'autre les eust formez.*

Depuis ce temps, unis par les plus belles chaînes,

Nous ignorons l'usage des soupirs ;
Et dans leur pureté, sans mélange de peines,

Nous goûtons les plus doux plaisirs.



Nos flâmes chaque jour devenoient plus ardentes,

Tout nous rendoit heureux dans ce charmant séjour ;

Et des passions violentes,

Nous n'y sentions que celle de l'Amour.



L'ame pleinement satisfaite,
Je n'enviois le sort ny des Rois, ny des Dieux,

Et je préferois la Houlette

Au Destin le plus glorianx.



Un Habit de Berger m'en donnoit l'innocence,

Je ne dédaignois point de garder des Troupeaux,

Et d'accorder des Chalumeaux,

Favorisé de l'Ombre & du Silence,

Au doux murmure des Ruisseaux.

Tel Inpiter descendu sur la Terre,
 Quitta l'éclat pompeux de sa Divi-
 nité,
 Et fit hommage du Tonnerre
 Aux pieds d'une jeune Beauté.

L'Amour causa cette métamorphose,
 D'Apollon il fit un Pasteur,
 Et sur ce grand Exemple il n'est rien
 que l'on n'ose
 Pour se rendre maistre d'un cœur.

Faurois plus fait encor pour toucher ma
 Bergere.
 Falloit-il qu'un Rival vinst corrompre
 sa foy,
 Ou devoit-il assez luy plaire
 Pour partager des vœux qui n'estoient
 deus qu'à moy ?

L'Ingrate me trahit ; Dieux, qui l'au-
 roit pu croire ?
 Mon feu se reposoit sur sa simplicité ;
 Cent sermens m'assuroient , elle en perdi
 la mémoire ,
 Et court à l'infidélité.



*Pour me vanger de l'Inhumaine,
En vain d'un vif dépit j'éconte le
transport.*

*I'ay beau m'abandonner tout entier à la
haine,*

L'Amour est toujours le plus fort.



*Mon sort a bien changé, je pers tout ce
que j'aime,*

*La douceur d'estre aimé remplissoit mes
desirs;*

*On me l'oste, & le Ciel dans mon mal-
heur extrême*

*Me condamne peut-estre à d'éternels
soupirs.*



*Amour, toy qui d'abord me fus si favo-
rable,*

Dans cette triste extremité,

Rens-moy cette belle Coupable,

On ma première liberté.

Cette Piece a quelque chose
de chamestrel, & je l'ay choisie
exprès de ce caractère parmy

beaucoup d'autres que j'ay à vous faire voir, pour donner à ma Lettre une plus agreable diversité. On ne m'en a point nommé l'Autheur. J'ay sc̄eu seulement qu'il n'avoit pas un Génie moins heureux dans les matieres badines, que dans celles qui sont éloignées de l'enjouement, & qu'ilachevoit de mettre en Vers libres le Testament de Mademoiselle du Puy. Il n'en fut jamais un plus extraordinaire. Il fait grand bruit icy. Tout le monde en parle, tout le monde souhaite l'avoir, & je n'en ay pû encor recouvrer de Copie entiere à vous envoyer. Mademoiselle du Puy est cette celebre Joüeuse de Harpe qui mourut il y a deux ou trois mois, & voicy entr'autres Articles ce que j'ay entendu debiter du

Testament dont il s'agit. Il porte qu'il n'y auroit à son Enterrement ny Bossus, ny Boiteux, ny Borgnes, & on y trouve marqué le nombre d'Hommes mariez, de Femmes & de Filles qu'elle souhaitoit qu'on en priaist. Elle ordonne que sa Maison ne sera louée pendant vingt ans qu'à des Personnes qui feront Preuve de Noblesse, & donne une Place pour faire un Jardin, à condition que celui à qui elle la laissé n'y fera point planter d'Arbres nains. Vous jugez bien par là, Madame, que la Demoiselle estoit raisonnablement visionnaire. Vous en serez encore mieux persuadée, quand je vous auray appris, que comme il n'y presque personne qui n'ait son Animal favori, elle avoit des Chats qu'elle n'a pû

oublier en mourant. Ainsi elle a étably une Rente pour leur nourriture, & un Revenu considérable dont doit joüir celuy à qui elle en confie le soin. Vous direz que cette Rente luy assurant dequoy vivre, il y a du moins quelqu'un qui profite de sa folie. La chose ne recevroit point de difficulté, si c'estoit pour ce quelqu'un que la Rente eust esté faite viagere, mais elle ne l'est que pour ses Chats; & comme elle s'éteint par leur mort, il faut qu'il meure avant eux, s'il veut empescher qu'elle ne luy manque. Elle avoit leur sans-doute que quelques Peuples avoient autrefois étably des Hospitaux pour les Chiens, & qu'il y en a encor aujourd'huy en Turquie, quoy que les Ma-hometans aiment moins les

Chiens que les Chats , pour lesquels ils ont une grande veneration. Pour sa Harpe qui luy avoit fait gagner tant de Bien , elle la laisſe à un Aveugle des Quinze-vingts , qu'elle avoit entendu dire qui joüoit admirablement des Instrumens.

Comme vous aimez la Musique , je vous souhaitay fort dernierement dans une Assemblée où il y eut un tres-grand Concert. I'y recouvray les Paroles du dernier Air que feu Monsieur le Camus a composé. Vous me les avez demandées , & je vous les envoie. La belle Mademoiselle de Villeneuve les chanta avec une justesse à laquelle on ne peut rien ajoûter ; tout le monde en fut charmé , & jamais il n'y eut tant de loüanges , ny si justement données.

AIR.

N'Estes-vous point resueuse & triste quelquefois ?
De vos Rochers & de vos Bois
N'allez-vous point chercher les plus
sombres demeures,
Et dans ces Lieux charmans, sensible
à mon amour,
Ne passez-vous point quelques heu-
res,
Comme j'y passe tout le jour ?

M. de Frontiniere a fait ces Paroles. Elles sont touchantes d'elles-mesmes. Jugez ce qu'elles me parurent dans la bouche d'une Personne qui est si propre à toucher. A vous dire vray, Madame, il y a un peu de risque à courir, & la beauté de Mademoiselle de Ville-neuve jointe à celle de sa voix, est quelque chose de si dange-

reux, que pour le repos de bien des Gens, il seroit à souhaiter qu'elle ne se laissast point voir quand elle chante. Voicy d'autres Paroles sur un sujet tout différent. M. Moliere en a fait l'Air depuis peu avec son succès ordinaire.

A I R.

*J'Aime l'Eau pour l'amour du Vin ;
Elle fringue mon Verre,
Elle arrose la Terre,
Et nourrit le Raisin.
J'Aime l'Eau pour l'amour du Vin.*



Vous voulez bien, Madame, que j'ajoute quatre Vers à ces Paroles. Une Dame qui est encor fort belle, quoy que dans un âge où il semble qu'il ne soit plus permis de prétendre à la Beauté, disoit agréable-

44 LE MERCVRE
ment ces derniers jours, sur le
sujet de sa Fête qui approchoit,
que sa belle saison estoit passée,
& que ce n'estoit plus pour
elle que naissoient les Fleurs.
Un Cavalier aussi galant que
spirituel, l'entendit, & le jour
de cette Feste estant venu, il
luy envoya un Bouquet de
Tubéreuses, qui sont assez
rares au Mois de Decembre.
Le Bouquet estoit accompagné
de ce Quadrain.

*La Beauté que le temps croit avoir
effacée,
Ne vous doit point causer de pleurs;
De ces Fleurs, belle Iris, la Saison est
passée,
Ce sont pourtant des belles Fleurs.*

C'estoit quelque chose d'ad-
mirable que les Jardins en-
chantez du Palais d'Armide,

où il en naissoit en tout temps & de toutes les façons. Quoy que vous soyez instruite de tout ce qui est arrivé à cette belle Princesse par la lecture du Tasse , lisez je vous prie ce qui en a esté imprimé depuis peu sous le titre des Avantures d'Armide & de Renaud. Vous en serez satisfaite. Ce Livre est fort agreable , & vous dire qu'il est de M. le Chevalier de Meré, c'est vous dire que vous y trouverez autant de pureté de langage , que de delicateſſe d'exprefſion.

Vous ne serez pas moins contente du Compliment que M^r Doujat eut l'honneur de faire à Monsieur le Chancelier, lors qu'il le fut saluer pour la Faculté de Droit de l'Université de Paris, dont il est le plus

ancien Docteur Régent. Il étoit accompagné de ses Collègues, & fut présent par Monsieur Pelletier Conseiller d'Etat, comme il l'avoit été en pareille rencontre par M^r de Lamoignon à feu Monsieur Daligre.



COMPLEMENT
A MONSIEVR
LE CHANCELLIER.

MONSIEVR,

Le juste choix que le Roy a fait de vostre Personne, pour l'élever à la plus haute Dignité de la Robe, est sans doute la plus infaillible marque d'un merite achevé. Mais c'est encore une preuve bien convainquante, que ce merite est

généralement reconnu, de voir que les Loix, qui ordinairement sont muettes au milieu des Armes, prennent d'abord un tel éclat entre vos mains, qu'on n'entend de tous costez que des acclamations & des applaudissemens, pour une action pacifique, dans un temps où les Triomphes de nostre invincible Monarque font tant de bruit en tous lieux, par des miracles de guerre si continuels & si surprenans.

On peut bien, Monseigneur, les appeler surprenans, puis qu'ils n'ont point d'exemple dans toute l'Antiquité, & que l'on n'a gueres moins de peine à les croire apres qu'ils sont arrivez, qu'à les imaginer avant qu'ils arrivent. En effet, il n'y a personne qui soit capable de les concevoir, que cet incomparable Génie qui seul les sc̄ait executer. Car enfin peut-on comprendre cette sage conduite qui pourvoit à tout; cette activité qui est par tout; cette intrépidité heroïque qui anime tout; & enfin cette auguste presence qui vient à bout de tout?

Mais peut-on assez admirer les pro-

48 LE MERCVRE

diges que ces grands ressorts ont produit dans le cours de cette seule Année, qui n'est pas encore finie ? une Campagne qui en vaut plusieurs, si hantement achevée, en la Saison qu'on l'ouvroit à peine autrefois ; & recommencée avec un pareil succès, aussi-tost que les Ennemis ont finy les marches & les contremarches qu'ils ont appellées leur Campagne : plusieurs Places qu'on n'avoit osé attaquer, ou qu'on avoit attaquées inutilement en divers temps, emportées dans peu de jours : une Bataille gagnée par un autre Soy-mesme pendant denx Sieges ; ces Braves de toutes Nations forcez en un moment derrière leurs plus forts Remparts, aussi-bien qu'en rase Campagne ; & leurs prodigieuses Armées également défaites en combatant & sans combattre ?

Vostre Zèle pour le service & pour la gloire du Roy, me fait esperer, Monseigneur, que vous excuserez facilement cette digression sur un Sujet si agréable, & où Vous & les Vostres avez toujours eu tant de part.

Nous voyons, Monseigneur, dans
vos

vos sages Conseils, dans vos soins vigilans & fideles, & dans toute vostre Vie, de grandes matieres de plusieurs Panegyriques; & nous voudrions bien nous pouvoir acquiter de ce qui vous est deû en cette occasion. Mais le temps d'un Compliment, dont je vois bien que j'ay déjà passé les bornes, ne me permet pas de suivre cette juste inclination; & je connois trop ma foiblesse, pour me hasarder à une si difficile entreprise. Il me suffira de dire, en passant, ce qui est connu de tout le monde, que vous savez joindre admirablement bien des choses qui ne se trouvent gueres d'accord que dans les Hommes extraordinaires; un Esprit penetrant, avec un jugement solide; une modération sans exemple, avec une éminente fortune; & une probité inflexible, qui ne considere personne quand il faut juger, avec une affabilité obligante qui ne rebute personne, quand il faut écouter.

Ainsi, Monseigneur, la justice que le Roy vient de faire à vostre vertu, & à vos longs & importans Services, est un mayen assuré pour la rendre par

50 LE MERCVRE

une seule action , au reste de ses Sujets ;
& la connoissance que l'on a de cette
verité , dont on voit déjà les effets , ré-
pand dans tous les Cœurs une ioye qui
n'est pas concevable.

Cependant , Monsieur , la Faculté
de Droit ose se flater de l'espérance que
dans cette commune allegresse vous au-
rez la bonté de distinguer son zèle par-
my celuy des autres Corps , qui ont eu
déjà , ou qui auront en suite l'honneur de
rendre de semblables devoirs à Vostre
Grandeur.

Pour nous attirer cet avantage , il
suffiroit de l'attachement particulier
qu'exige de nous la profession des Loix ,
dont vous estes l'Oracle & l'appuy tout
ensemble.

Mais outre cette dépendance aussi
glorieuse que nécessaire , aux obligations
de laquelle nous tâchons de répondre
par une profonde vénération , & par des
vœux ardens & sincères ; que ne de-
vons-nous pas à V. G. pour l'inclina-
tion qu'elle a toujours témoignée de voir
rétablir l'Etude de la Jurisprudence ;
qui vous est chère , parce que vous la

G A L A N T. 51

posedez parfaitement, & parce que vous en connoissez mieux que personne l'importance & la nécessité? Vous sçavez, Monseigneur, combien elle est déchue de sa première splendeur dans ce Royaume où on l'a venu si florissante pendant plusieurs Siecles.

Maintenant que vous estes en état de la vanger du mépris iniurieux qu'en font ceux à qui elle est inconnue; que pouvons-nous souhaiter de plus honnable pour V. G. & de plus utile pour le Public, si ce n'est l'entier accomplissement de vos grands & louables desseins; & que pour en avoir l'effet, vous puissiez servir le Roy & l'Etat dans les nobles fonctions d'une Dignité si éminente aussi longuement que dans celles de tous les autres Emplois que vous avez si dignement remplis?

Monsieur le Chancelier reçut cette Députation d'une maniere toute obligeante. Le merite particulier de M^r Doujat luy estoit connu, & il sçavoit

C 11

la reputation qu'il a permy tous ceux qui estiment les belles Lettres. La place qu'on luy a donnée dans l'Académie Fran-çaise en est une marque. Il est originaire de Toulouse, descendu d'un Loüis Doujat , qui fut pourveu le premier il y a environ 160. ans de la Charge d'Avocat Général du Grand Conseil , cette Compagnie n'en ayant point eu avant luy. Un de ses Fils se fit Conseiller au Parlement de Toulouse , l'autre demeura à Paris , & depuis ce temps-là il y a toujours eu des Officiers de ce nom dans quelqu'une des Cours Souveraines de ces deux Villes.

Apres la mort de M. du Nozetz, Auditeur de Rote, M. l'Abé Doujat dont je vous parle, fut proposé par M. de Marca

Archevesque de Toulouse, pour estre envoyé à sa place , & feu M. le Cardinal Mazarin, instruit de sa haute capacité , luy avoit fait dire qu'il se tinst prest à partir ; mais les grandes Alliances & les correspondances que M^{me} de Bourlemont avoient en Italie , jointes à quelques autres considerations importantes , firent tourner les choses , sur la priere de M^r l'Evesque de Castres depuis Archevesque de Toulouse , en faveur de Monsieur son Frere qui s'est dignement acquité de cet Employ dans des conjonctures assez difficiles. Ce changement n'eut pas lieu de le chagriner , puis qu'il fut cause de l'honneur qu'il reçeut d'estre employé par feu M^r le President de Perigny , à donner à Monseigneur le Dauphin

phin les premières teintures de l'Histoire & de la Fable. Il fut surpris des talens extraordinaires qui éclatoient en ce jeune Prince dès l'âge de six ans. Il s'agissoit de les cultiver, & cela luy donna occasion de composer un Abregé de l'Histoire Gré- que & Romaine sur Velleius Paterculus. Cet Ouvrage me- rite l'approbation que luy a donnée le Public. Il a fait im- primer depuis ce temps-là un Recueil en Latin de tout ce qui regarde le Droit Ecclesiastique particulier à la France, & ensui- te une Histoire du Droit Ca- non. Il travaille présentement à celle du Droit Civil qui pa- roistra bien-tost, & à des Notes sur Tite-Live pour l'usage de Monseigneur le Dauphin. On les imprime ; & comme le Païs

Latin n'est pas un Païs inconnu pour vous , je me persuade, Madame , que vous ne manquerez pas de curiosité pour les voir.

Dans le temps que tous les Corps se sont empressez à venir faire leurs Complimens à Monsieur le Chancelier , sur le nouveau rang où le Roy l'a élevé , les Muses ne sont pas demeurées muettes ; & voicy des Vers qui ont esté adressez à M. Calpatri, Maistre des Comptes.



POUR MONSIEUR LE CHANCELLIER.

LOUIS le Grand , & le plus grand des Rois ,
*Ne peut faire que de grands choix ,
Et celuy-cy n'a rien , Calpatri , qui m'étonne .*

56 LE MERCURE

*C'est un grand Monarque qui donne,
Et c'est un grand Sujet par soy, par ses Emplois
Qui reçoit, dès long-temps fidèle à la Couronne,
Capable aussi plus que personne
Par les soins qu'il a pris des Armes &
des Loix,
De soutenir l'éclat dont Thémis l'environne.
Enfin c'est le TELLIER, tout utile à la fois
Au Public, à l'Etat, ce Ministre d'élite
Dont le Prince aujourd'huy couronne le mérite.*

Il est certain que le choix que le Roy a fait de Monsieur le Tellier pour la plus importante Charge de l'Etat, a été reçeu avec les acclamations de toute la France, & c'est ce qui a donné lieu aux deux Quadrins suivans. La Justice parle dans le premier.

QUATRAIN.

*J*E ne veux plus songer qu'à goûter le repos,
Que vient de me donner le plus grand des Héros :
Ainsi si je parois n'être plus occupée,
Le Pere a ma Balance, & le Fils mon Epée.

AUTRE.

*L*OÜIS par sa rare prudence
En soulageant Thémis, montre que
par son choix,
Il veut que le TELLIER entienne
la Balance,
Quand son Fer est tenu par l'Illustre Louvois.

Je scay, Madame, que ces témoignages de joye & de respect rendus à ce grand Ministre, n'auront rien de surpren-

C v

nant pour vous à qui tout son
merite est connu ; mais il vous
le sera sans doute d'apprendre
la Conversion de l'Indifferent à
qui vous avez tant de fois re-
proché l'air tranquille qui pa-
roist dans toutes ses actions , &
cette Philosophie soit naturelle , soit artificielle dont il
se pique , quoy que la plûpart
des Gens la regardent en luy
comme un défaut. Le croirez-
vous , Madame ? Il aime , & ap-
paremment il ne cessera pas si-
tost d'aimer , car quand l'Amour
s'est une fois rendu maistre de
ces cœurs Philosophes qui luy
ont long-temps résisté , comme
il ne seroit pas assuré d'y rentrer
quand il voudroit , il n'aban-
donne pas aisément la place.
Voicy ce que j'en ay pû décou-
vrir. Il voyoit souvent une jeu-

ne & fort aimable Personne , &
n'avoit commencé à la voir que
parce qu'elle aime les Livres &
qu'elle a l'esprit tres-éclairé.
Aprés luy avoir donné ses avis
sur les lectures qu'elle devoit
faire pour ne rien apprendre ~~de ron~~
confusément , il s'offrit à luy
servir de Maistre pour l'Italien ,
& à force de luy faire dire ,
j'aime , dans une autre langue
que la sienne , il souhaita d'en
estre véritablement aimé. Ses
regards parlerent , & comme
c'estoit un langage que la Belle
n'entendoit pas , ou qu'elle fei-
gnoit de ne point entendre , il
ne put s'empescher un jour de
luy reprocher son peu de sen-
sibilité. Elle se défendit de ce
reproche sur l'estime particu-
liere qu'elle avoit pour luy.
Vous sçavez , Madame , que

C vj

l'estime ne satisfait point un Amant. Il luy declara qu'il en vouloit à son cœur , & qu'il se tiendroit malheureux tant qu'elle luy en refuseroit la tendrefse. La Belle détourna ce discours , & fit si bien pendant quelque temps , qu'il ne pût trouver aucune occasion favorable de le poursuivre. Il devint chagrin , & rêvoit aux moyens de faire expliquer celle qu'il aimoit , quand on le vint consulter sur des Vers écrits d'une main qui luy estoit inconnue. Il est du mestier , & ceux que vous avez veus de sa façon , vous donnent assez lieu de croire qu'on s'en pouvoit rapporter à luy. Il prit le papier qu'on luy donna , & leut ce qui suit sans s'attacher qu'à la netteté de la Poësie.

Pourquoy m'avoit fait confidence
 Que vous en vouliez à mon cœur?
 Il faut que contre vous il se mette en
 défense,
 Je dois vous empescher d'en estre le
 vainqueur.



Je ne m'estois point apperçue
 Que tous vos petits soins deussent m'être
 suspects,
 Et quand j'en faisois la revenue,
 Je les prenois pour des respects.



Ah, que ne m'avez vous laissée,
 Cruel Tircis, dans cette douce erreur!
 Vous me voyez embarrassée.
 On l'est toujours quand il s'agit du
 cœur.



Il faut prendre party, je ne dois plus
 attendre,
 Mais si vous m'attaquez, comment
 vous repousser?
 Quand on sent le besoin qu'on a de se
 défendre,
 Il est déjà bien tard de commencer.

Ces Vers luy parurent d'un caractere doux & aise. Il le dit d'abord à celuy qui luy en demandoit sa pensee, & vous pouvez juger de sa surprise quand on l'assura que c'estoit le début d'une Fille qu'il approuvoit. Ce mot le frapa. Il se souvint de la conversation qu'il avoit euë avec sa belle Ecoliere. Tout ce qu'il venoit de lire s'y appliquoit, & cette pensee le fit entrer dans des transports de joye incroyables ; mais il cessoit de se les permettre, si-tost qu'il faisoit reflexion que ces Vers estoient trop bien tournez pour estre le coup d'essay d'une Personne qui n'en avoit jamais fait, & qui ne se piquoit point du tout de s'y connoistre. L'incertitude luy faisant peine, il resolut d'en for-

tir. Il rendit visite à la Belle, luy parla d'une nouveauté qui fai-
soit bruit, leut ces Vers dont il
avoit pris une copie, l'observa
en les lisant, & l'en ayant veu
sourire, il l'embarassa si fort, qu'il
luy fit enfin avouer que c'estoit
elle qui les avoit faits. Elle ne
luy fit cet aveu qu'en rougis-
sant, & en luy ordonnant de
les regarder comme un simple
divertissement que sa Muse
naissante s'estoit permis, &
dont elle avoit voulu le rendre
Juge des-interessé, en luy ca-
chant qu'elle s'estoit meslée de
rimer. La reserve ne l'étonna
point, il comprit sans peine ce
qu'on vouloit bien qu'il crust,
& abandonna son cœur à sa
passion. Celle qui la cause en
est fort digne. Vous estes déjà
convaincuë de son esprit par

ses Vers, & je ne la flatte point en adjoutant qu'elle est assez belle pour se pouvoir passer d'esprit, quoy qu'il semble que ce soit estre belle & spirituelle contre les regles, que d'estre l'un & l'autre en mesme temps. Si vous la voulez connoistre plus particulierement, imaginez-vous une Brune qui a la taille tres-bien prise, quoy que mediocre ; le plus bel œil qu'on ait jamais veu, la bouche également belle, le teint & la gorge admirables, & outre tout cela un air doux & modeste qui ne vous la rendra nullement suspecte de faire des Vers. Voila son véritable Portrait. Tout ce qu'on lui reproche pour défaut, c'est un peu trop de mélancolie, une défiance perpetuelle d'elle-même, & une timidité qu'elle

a peine à vaincre , mesme avec ceux dont elle ne doit rien apprehender. Les Vers d'une si aimable Personne n'estoient pas de nature à demeurer sans réponse , & quand nostre Amant Philosophe n'auroit pas été Poëte il y avoit déjà long-tems , c'estoit là une occasion à le devenir. A peine deux ou trois jours s'estoient-ils passéz , que la Belle reçeut un Pacquet dans lequel elle ne trouva que cette Lettre. Elle estoit dattée du Parnasse & avoit pour Titre



A P P O L L O N, A LA JEUNE IRIS.

Vos Vers aimable Iris, ont fait du bruit icy ,

66 LE MERC VRE

On vous nomme au Parnasse une petite
Muse.

Puis que vostre début a si bien réussy,
Vous irez loin, ou je m'abuse.

Nos Poëtes galans l'ont beaucoup ad-
miré,

Les Femmes Beaux Esprits, telle que
fut la Suze,

Pour dire tout, l'ont un peu censuré.



Le suis ravy que vous soyez des nostres.
Etre le Dieu des Vers feroit un sort
bien doux,

Si parmy les Autheurs il n'en estoit
point d'autres

Que des Autheurs fait comme vous.



J'ay sur les beaux Esprits une puissance
lentiere,

Ils reconnoissent tous ma Iurisdiction.

A vous dire le vray c'est une Nation

Dont je suis dégoûté d'une étrange ma-
niere.



Et mesme quelquefois dans mes brusques
transports,

Peu s'en faut qu'à jamais je ne les
abandonne ;
Mais si les beaux Esprits estoient de
jolis Corps ,
Je me plairois à l'employ qu'on me
donne.



Dés que vous me ferez l'honneur de
m'invoquer ,
Fiez-vous-en à moy , je ne tarderay
guerre ,
Et lors que mon secours vous sera ne-
cessaire ,
Assurez-vous qu'il ne vous peut
manquer.



Je vous diray pourtant un point qui
m'embarrasse ;
Un certain petit Dieu fripon ,
(Je ne scay seulement si vous scavez son
nom ,
Il s'appelle l'Amour) a poussé son a-
dace
Jusqu'à me soutenir en face ,
Que vos Vers sont de sa façon ,
Et pour vous , m'a-t-il dit , consolez
vous de grace ,

*Ce n'est pas vous dont elle a pris
leçon.*



*Quoy qu'il se pare en vain de ce faux
avantage,*

*Il a quelque sujet de dire ce qu'il dit ;
Vous parlez dans vos Vers un assez
doux langage,*

*Et peut-être apres tout l'Amant dont
il s'agit*

*Jugeroit que du cœur ces Vers seroient
l'ouvrage,*

*Si par malheur pour luy vous n'aviez
trop d'esprit.*



*N'allez pas de l'Amour devenir l'Eco-
liere,*

*Ce Maistre dangereux conduit tout de
travers,*

*Vous ne feriez jamais de Piece regu-
liere*

*Si ce petit Brouillon vous inspiroit vos
Vers.*



*Adieu, charmante Iris, j'auray soin
que la Rime,*

Quand vous composerez, ne vous refuser rien.

Mais que ce soit moy seul au moins qui vous anime,

Autrement tout n'iroit pas bien.

La Belle n'eut pas de peine à deviner qui estoit l'Appollo de la Lettre, mais elle resva quelque temps sur un petit scrupule délicat qui luy vint. Elle n'eust pas esté bien-aise qu'on luy eust fait l'injustice de donner à l'Amour tout l'honneur des Vers qu'elle avoit faits, mais elle ne pouvoit d'ailleurs penetrer par quel interest son Amant avoit tant de peur qu'on ne les attribuât à l'Amour ; & si elle luy avoit defendu de croire qu'ils fussent autre chose qu'un jeu d'esprit où son cœur n'avoit point de part, elle trouvoit qu'il eust pû se dispenser de

luy conseiller aussi fortement qu'il faisoit de ne se servir jamais que des Leçons d'Apollon. C'estoit luy faire connoistre qu'il n'avoit Youhaité que fioblement d'estre aimé ; & le dépit d'avoir répondu trop favorablement à sa premiere declara-
tion , luy faisoit relire sa Let-
tre, pour voir si elle n'y décou-
vrioit point quelque sens ca-
ché qui pût affoiblir le repro-
che qu'elle s'en faisoit , quand
on luy en apporta une secon-
de d'une autre main. Elle l'ou-
vrit avec précipitation, & y lût
ces Vers.



L'AMOUR,
A LA BELLE IRIS.



Avez-vous lù mon nom sans chan-
 ger de couleur ?
 Vostre surprise, Iris, n'est-elle pas ex-
 trême ?
 Rassurez-vous ; mon nom fait toujours
 plus de peur
 Que ie n'en aurois fait moy-même.



Vostre Ouvrage galant, début assez
 heureux,
 Entre Apollon & moy met de la ja-
 lousie.
 Il s'agit de sçavoir lequel est de nous
 deux.
 Vostre Maistre de Poësie.



Franchement, Apollon n'est pas d'un
 grand secours,

*En matiere de Vers ie ne le craindrois
guere ,*

*Et ie le défierois de faire
D'aussi bons Ecoliers que i'en fais tous
les iours.*



*Quels travaux assidus pour former un
Poète ,*

*Et quel temps ne luy faut-il pas ?
On est quitte avec moy de tout cet em-
barras ;*

Qu'on aime un peu, l'affaire est faite.



*Cherchez-vous à vous épargner
Cent preceptes de l'Art , qu'il seroit
long d'apprendre ?*

*Vne rêverie un peu rendre ,
En un moment vous va tout enseigner.*



*Si instruis d'une maniere assez courte &
facile ;*

*Commencer par l'Esprit c'est un soin
inutile ,*

*Fort long du moins , quand mesme il
réussit .*

Ie

Je vais tout droit au Cœur, & fais pluie
de profit,

Car quand le Cœur est une fois docile,
On fait ce qu'on veut de l'Esprit.

Quand vous fistes vos Vers, dites-le
moy sans feinte,
Les sentiez-vous couler de source &
sans contrainte ?
Je vous les inspairois, Iris, n'en doutez
pas.

Si sortant lentement & d'une froide
veine,
Sillabe après sillabe ils marchoient avec
peine,
C'estoit Apollon en ce cas.

Lequel avoüez-vous, Iris, pour vostre
Maistre ?

Je m'inquiete peu pour qui vous pro-
nonciez;
Car enfin je le pourrois estre
Sans que vous-mesme le scouffiez.

Je ne penserois pas avoir perdu ma
cause,
Tome X. D

*Quand vous décideriez en faveur d'un
Rival ;*

*Et même incognito, si j'avois fait la
chose,*

*Mes affaires chez-vous n'en iroient pas
plus mal.*



*Mais quand je n'aurois point d'autre
part à l'Ouvrage,*

Sans contestation j'ay donné le sujet.

*C'est toujours un grand avantage,
Belle Iris, j'en suis satisfait.*

Cette seconde Lettre éclaircit entierement le doute de la Belle. Elle ne fut pas fâchée de voir que celuy qui avoit si bien parlé pour Apollon, n'eust pas laissé le pauvre Amour indéfendu, & elle vit bien qu'il ne luy avoit proposé les raisons de part & d'autre, que pour l'engager à décider lequel des deux avoit plus de part à ses Vers, ou de l'Esprit, ou du Cœur, Là

Question estoit délicate. On la pressa long-temps de donner un Jugement. Elle se récusoit tou-
jours elle-messme, & s'estant en-
fin resoluë à prononcer, voicy
un Billet qu'elle fit rendre à son
Amant pour Apollon.

*Sire Apollon, ce n'est pas une affaire
Que deux ou trois Quatrains que j'ay
faits par hazard,
Et je croy qu'apres tout vous n'y per-
driez guere
Quand l'Amour seul y devroit avoir
part.*


*Ne vous alarmez point ; s'il faut nom-
mer mon Maistre,*

*Je iureray tout haut que mes Vers sont
de vous.*

*Ils couloient pourtant, entre nous,
Comme Amour dit qu'il les fait
naistre.*

*Je croy, Madame, que sans
en excepter Petrarque, & Laure*

D ij

d'amoureuse memoire , voila l'intrigue la plus poëtique dont on ait jamais entendu parler , car elle l'est des deux costez. Nous ne trouvons point les Vers que la belle Laure a faits pour répōdre à ceux de Petrarque ; mais cette Laure-cy paye son Petrarque en même monnoye , & l'attachement qu'ils ont l'un pour l'autre s'est tellement augmēté par cet agreable commerce de Poësie , qu'ils semblent n'avoir plus de joye qu'en se voyant. Je les attens au Sacrement , s'ils vont jamais jusques-là ; car il n'y a gniere de passions qu'il n'affoiblisse , & l'Amour dans l'ordinaire , demeure telle-ment déconcerté par le Mariage , qu'on a quelque rāison d'as- surer qu'il n'a point de plus irré- conciliable Ennemy.

Ce n'est pas pourtant une
regle absolument generale, &
ce que je vay vous dire d'une
jeune Personne de la plus hau-
te Qualité, vous en fera voir
l'exception. Il y a peu de temps
qu'elle est mariée, & les belles
qualitez de l'Epoux qu'elle a fait ron-
heureux le rendent si digne de
posseder tout son cœur, qu'elle
n'a point mis de bornes à sa
tendresse. Elle voudroit le voir
dans tous les momens du jour,
& vous pouvez juger du plaisir
qu'elle s'en fait par le genre de
consolation qu'elle choisit der-
nierement pendant un Voyage
qu'il fut obligé de faire sans el-
le à la Cour. Elle se souvint
d'avoir veu son Portrait dans un
lieu où elle avoit tout pouvoir.
Elle y courut, le détacha elle-
même de l'endroit où il avoit

D iij

esté placé , le fit porter à sa Chambre , passa la plus grande partie de la nuit à le regarder , & je ne sçay si elle ne luy fit point de tendres caresses. Si toutes les Femmes aimoient avec une aussi forte passion , il n'y auroit pas un si grand nombre de Marys Coquets , & on seroit ravy de trouver chez soy l'Amour Complaisant que le chagrin engage quelquefois à chercher ailleurs. Quelque estat de vie qu'on ait embrassé , il est toujours bon d'avoir une grande exactitude à s'aquiter des devoirs qu'il nous impose. Nous en voyons la récompense en la Personne de Monsieur l'Abbé du Plessis de Gesté de la Broutiere , dont la longue application à remplir toutes les obligations de son caractere , luy a fait me-

riter le choix que le Roy a fait de luy pour luy confier la conduite de l'Eglise de Xaintes dont il fut sacré Evesque ces derniers jours. S'il succede à un grand Prelat qui fut fort aimé dans ce Diocese, sa doctrine & sa pieté, jointes à son humeur honnête & obligeante, ne luy gagneront pas moins les cœurs des Peuples qu'on luy a commis. Il y avoit quinze ans qu'il estoit Grand Vicaire de Paris. Il est Docteur de Sorbonne, & d'une tres-Illustre Famille d'Anjou.

Le Roy qui aime à répandre ses bienfaits par tout, a gratifié M^r l'Abbé Daquin, Fils de son Premier Medecin, de l'Abbaye de la Seube pres de Bordeaux ; & comme Sa Majesté n'oublie jamais les Services qu'on luy rend, Elle a recom-

D iiiij

penſé ceux de M^{me} Puylegur, qui a été long-temps Lieutenant Colonel & Mestre de Camp du Régiment de Piedmont, par une Abbaye qu'Elle luy a donnée dans Toul. Prendre ce party est une maniere fort honnête de dire adieu au Monde apres avoir exposé sa vie pour son Prince, pendant un fort grand nombre d'années. Des Adieux de cette sorte ne me paroîtront jamais devoir estre retractez ; mais vous allez voir, Madame, que j'avois quelque sujet de n'en pas croire entierement celuy qui pretendoit l'avoir dit pour toujours aux Muses. Ses Amis n'ont pu souffrir qu'il se dérobât plus long-temps la gloire qui luy est deue. Ils l'ont fait connoistre, & j'ay à vous apprendre qu'il s'appelle

M. Ferrier: Les louanges qu'il a reçues sur le tour aisé qu'il donne à ses Vers, l'ont engagé à faire un Ouvrage Galant qu'on croit déjà sous la Presse. On ne m'en a pu dire le Titre, mais vous pouvez juger de quelle beauté il sera par cette Elegie qui en doit faire le commencement. Elle donne lieu de conjecturer que cet Ouvrage contiendra les manieres qui peuvent faire acquérir l'estime du beau Sexe aux honnêtes Gens, & on ne peut douter que cette matiere ne soit traitée délicatement par un Homme qui pense juste, & qui écrit avec une fort grande netteté.



EL E G I E.

Maître de tous les Dieux dont
 les subtils flâmes
 Ne brûlent point les cœurs sans éclairer
 les ames,
 Amour, c'est à toy seul que consacrant
 mes Vers,
 Le vay de tes secrets instruire l'Uni-
 vers.
 Ainsi, dans mes écrits revelant la
 science,
 De tes droits sur les cœurs j'étendray
 la puissance,
 Et ma Muse à ton Temple appellant
 les Mortels,
 Fera de toutes parts encenser tes Au-
 tels ;
 Ces Vers dont je te fais un heureux sac-
 crifice,
 A m'en récompenser engagent ta ju-
 stice.
 Quoy, pourrais-tu me voir Esclave re-
 buté.

D'une ingrate Maistresse effuyer la
fierté,

Moy, qui par des avis aussi seurs que
fidelles,

Montre l'art de toucher les Maistresses
cruelles ?

Non, Amour, tu le vois, q̄ il est de ton
bonheur

D'employer tous tes soins au soin de mon
bonheur.

Je ne demande pas qu'à mes vœux fa-
vorable,

A toutes les Beaultez tu me rendes in-
mable,

Je n'étens pas si loin mes projets amou-
reux,

Et ce n'est que Philis que demandent
mes vœux,

Philis que j'aime en vain, & dont l'in-
difference

Par de longues froidens éprouve ma
constance.

Mais cette ame insensible aux preuves
de ma foy,

Le sera-t-elle encore si tu combats pour
moy ?

D vi

Si i'obtiens sur son cœur une entiere victoire,
 Le fruit que i'en auray t'en assure la gloire.
 Pour toy plus que pour moy sois jaloux
 de tes droits,
 Aux cœurs indifferens fais réverer tes
 Loix,
 Et soumettant l'orgueil d'une Beauté
 rebelle,
 Fay lui sentir pour moy ce que je sens
 pour elle.
 Pendant que je ponsois ces regrets
 amoureux,
 L'Amour vint me promettre un destin
 plus heureux.
 Toy qu'un zèle si fort attache à mon
 service,
 Espere tout, dit-il, quand je te suis
 propice:
 Tu m'as fait une offrande à n'oublier
 jamais.
 Et mes graces pour toy préviendront tes
 souhaits.
 Des Dieux pour les Mortels la bonté
 sans mesure,
 D'un peu d'encens brûlé les paye avec
 mesure;

Mais en est-il aucun de ces Dieux bien-faisans,

Qui puisse par ses dons égaler mes présens ?

*Helene, de Paris fut le digne salaire
Dès qu'on l'eut vu juger en faveur de
ma Mere.*

*Julie, aux yeux de Rome, au milieu de
la Cour,*

D'Ovide, par mes soins favorisa l'amour.

*Crois-tu que maintenant à tes vœux
moins propice,*

*Je manque de puissance, ou manque de
justice,*

*Moy qui sans borne juste, & puissant
en tous lieux,*

*Au rang de mes Sujets compte mesme
les Dieux ?*

*Ainsi, que ta Philis s'arme d'indiffé-
rence,*

*Elle doit sa tendresse à ta perséve-
rance.*

*Ne crains rien, & fidelle aux yeux qui
t'ont charmé,*

*Aime, le Dieu d'Amour t'affure d'estre
aimé.*

*Ah, Philis, voudrois-tu démentir ses
Oracles,
Aux biens qu'il me promet oposer des
obstacles ?
Non, sans doute, & ton cœur moins re-
belle à ses loix,
Suivra l'avis d'un Dieu qui parle par
ma voix.
Si tu n'écoutes point son fidelle Inter-
prete,
Au moins de ta raison entends la voix
secrete,
Qui te sollicitant de te laisser charmer,
Te dit tout bas qu'un cœur n'est fait
que pour aimer.
Aux douceurs de l'amour ne sois donc
plus contraire,
On ne peut en joüir qu'autant que l'on
sçait plaisir,
Et le Soleil, d'ailleurs si juste dans son
cours,
D'un plus rapide pas mesure nos beaux
jours.
La Nature, que régle une haute Pro-
vidence,
En joignant de si près la mort à la
naissance,*

Semble nous avertir qu'il nous faut
ménager.

Jusqu'au moindre moment d'un temps si
passager.

Quelque courte en effet que puisse estre
la vie,

Elle pourroit suffire à remplir nostre
envie,

Sidonnant libre effor à nos jeunes desirs,

Dès que l'on peut les prendre on prenoit
les plaisirs.

Mais loin que la raison regle nos de-
stinées,

Nous perdons sans aimer nos plus bel-
les années,

Et lors que la vieillesse efface nos
appas,

Nous cherchons les Amours & ne les
trouvons pas.

Ne croy point que des ans l'injurieux
outrage

Epargne par respect les lisi de ton vis-
age.

Non, Philitis, la beauté doit un jour te
quitter.

Avant qu'elle te quitte il en faut profi-
tter.

C'est assurément un fort grand secret en toutes choses, que de sçavoir profiter du temps. Il est le maistre de tout, & c'est luy qui a fait renouveler depuis peu l'Alliance que le Prince d'Orange avoit déjà avec la Maison Royale d'Angleterre. La feu Princeſſe d'Orange ſa Mere, eſtoit ſœur de Charles II. qui regne à présent, & vous eſtés trop ſçavante dans l'Histoire pour ignorer que ce jeune Prince qui vient d'épouſer la Princeſſe Marie Fille du Duc d'Yorck, eſt de l'illustre & ancienne Maifon de Nassau, qui a eu l'avantage de donner un Empereur. Les Princes de ce nom n'ont pas eſté ſeullement Comtes de l'Empire, ils y ont tenu long-temps le premier rang, & cette Branche particu-

liere, a joint à une naissance qui en voit peu au dessus d'elle, un merite si éclatant & une valeur si extraordinaire, que si LOÜIS LE GRAND n'avoit fait la Guerre & gouverné ses Peuples d'une maniere qui n'a point eu d'exemple, les grands Hommes dont le Prince d'Orange descend, pourroient servir de modele à tous ceux qui cherchent la Gloire par la Politique & par les Armes. Quant à ce qui le regarde, on peut dire qu'il a toutes les qualitez qui sont à souhaiter dans une Personne de son rang. Il est brave autant qu'un General d'Armée le peut estre, & son malheur ne l'a point empesché de faire paroistre son courage dans toutes les occasions qu'il en a pu rencontrer. Trouvez bon

que je m'explique. Je n'appelle point malheur le mauvais succès d'une entreprise, qui selon les évenemens ordinaires, n'en doit point avoir un heureux. Aussi n'est-ce point ce genre de malheur que le Prince d'Orange a éprouvé. Il n'a rien entrepris que sur des apparences favorables, & ayant autant de valeur qu'il en a, il auroit infailliblement réussi en d'autres temps, & contre de plus faibles Ennemis. Le péril ne l'étonne point. Il s'expose, se trouve par tout, & ne fait pas moins l'office de Soldat que de Capitaine ; mais il est malheureux d'estre né dans le Siecle de Loüis XIV. & d'avoir en teste un Conquérant à qui rien n'est capable de résister. C'est ce qui redouble la gloire du

Roy , & les louanges qu'on doit aux Ministres & aux Generaux qui agissent & combattent sous ses ordres. Nous gagnons des Batailles & prenons des Places en peu de temps, mais ce n'est point sans obstacle. On nous oppose de grandes forces , on se bat , on vient au secours ; & si la Victoire nous demeure , le Prince d'Orange emporte toujours l'honneur d'avoir beaucoup entrepris. La jeune Princesse qu'il a épousée est grande & bien-faite , mais je ne suis point encor assez instruit de son merite pour vous en parler. Il est difficile qu'elle n'en ait beaucoup , estant Fille d'un Prince qui peut regarder sa naissance , toute Royale qu'elle est , pour le moindre de ses avantages. Il est brave , gene-

reux, fort aimé dans l'Angle-
terre, & on ne le peut estre de
tout un grand Peuple, qu'on ne
s'en soit montré digne par les
plus éminentes qualitez.

Le Mariage qui est le plus
fort lien de la Société civile,
auroit de grandes douceurs si
elles n'estoient pas le plus sou-
vent troublees par la mort. C'est
une cruelle peine à éprouver,
& Madame du Vauroüy, Sœur
de M^r de Ribere, qui a esté
depuis peu Lieutenant Civil,
nous le fait connoître. Elle a
pleuré si ameremé depuis quel-
ques mois la perte d'un Mary à
qui elle avoit donné toute sa
tendresse, qu'elle est enfin mor-
te elle-même apres des souf-
frances extraordinaires. Elle
estoit belle, jeune, spirituelle
& digne de vivre plus long-
temps qu'elle n'a fait.

M^r Musnier de Moulineuf, Conseiller au Parlement, est mort aussi. Ils estoient trois Freres Conseillers, dont il y en a un à la Grand'Chambre.

On meurt par tout, & hors la guerre aussi - bien que dans les occasions de peril. M. d'Audijaux avoit levé un Regiment de Dragons pour le service du Roy à Messine. C'estoit-là, les armes à la main, que vray-semblablement il devoit perir, & cependant il y est mort de maladie. Il avoit du cœur, & on n'a guere veu d'Homme plus entreprenant.

Cette indispensable nécessité de mourir doit avoir quelque chose de bien rigoureux, puis que les Fleurs qui ne meurent que pour renaître, ne sont pas satisfaites de leur destin. La ré-

ponse qu'elles font à l'illustre & belle Madame Des-Houlières qui les avoit consolées là-dessus avec tant d'esprit, en est une preuve. Celuy qui les fait parler est d'Aix en Provence, & je croy que ce qu'elles ont à dire ne vous déplaira pas à écouter.



REONSE
DES FLEURS,
A MADAME
DESHOULIERES.

SI nous naissions souvent, c'est pour mourir de mesme,
Et pour mourir d'abord.
Un matin passager nous voit changer de sort,

GALANT. 95

*Plaignez, Amélie, nostre malheur
extrême.*

*En est-il un plus grand pour de jennes
appas,*

*Que d'estre le butin d'un si soudain
trépas?*

*La Loy de mourir tost est une Loy trop
dure,*

Où nous assiettit l'inégaile Nature.

*On fait plus de pitié qu'on ne fait de
jaloux,*

Quand on dure aussi peu que nous.

*Il faut que nous mourions à la fleur de
nostre âge*

En attendant le retour du Printemps.

On se console peu d'un futur avantage,

*Quand on peut se passer d'attendre un
autre temps.*

Que nous fert-il que le Zephire.

*Si délicatement aupres de nous sou-
pire,*

*Qu'il soit insinuant, que son esprit soit
doux,*

Si dans le tems qu'il nous caresse,

Et nous marque de la tendresse,

*La mort vient, & finit tout commerce
entre nous?*

*Vous dites cependant ; Jonquilles, Tu-
beréuses,*

*Vous vivez peu de jours, mais vous
vivez heureuses,*

Quand on a de beaux jours,

Il n'est pas bon qu'ils soient si courts.

*Nulle de nous pourtant ne conserve
l'envie*

De se voir prolonger la vie,

*Quand il s'en faut priver pour parer
vos Moutons*

De Guirlandes & de Festons.

*Sans peine & sans regret chacune alors
se donne*

Avec ses plus vives couleurs.

*Pour qui peut en mourant leur servir de
Couronne,*

*Mourir bientôt n'est pas le plus grand
des malheurs.*

Voyez, Madame, comme je
me laisse insensiblement em-
porter à l'enchaînement de la
matiere. Je vous devois faire
part dès le Mois passé des Ce-
remonies qui s'observent à l'ou-
verture

verture du Parlement. Le nouveau succès des armes du Roy en Allemagne dont j'ay eu à vous écrire, me les ayant fait remettre jusqu'à celuy-cy, cet Article sembloit devoir estre un des premiers de ma Lettre, & je ne vous en ay pas encore dit la moindre chose. On sçait que la coustume est tous les ans de faire des Harangues à cette Ouverture. Ceux qui n'y vont point n'en sçavent rien davantage, & peut-estre même que la plûpart de ceux qui y vont n'en reviennent gueres plus sçavans. Voicy par ordre tout ce qui s'y passe.

Le lendemain de la Saint Martin, le Parlement en Corps & en Robes rouges entend la Messe dans la Grand'Salle du Palais. C'est toujours un Evê-

que qui la dit. Elle a esté célébrée cette année par celuy de S. Omer. Le Parlement rentre apres l'avoir entenduë, & remercie l'Evesque, qui luy témoigne de son costé tenir à honneur d'avoir esté choisi pour cette Ceremonie par un si Auguste Corps, Les Axocats & les Procureurs prestant le Serment en suite; apres quoy Monsieur le Premier President traite une partie de la Compagnie, & quelques uns de Messieurs des Enquestes. Les Séances ne recommencent que le Lundi de la huitaine franche d'apres la S. Martin.

Le mesme jour de cette Ouverture, Messieurs de la Cour des Aydes font des Harangues entr'eux qu'on peut appeler Mercuriales, puis qu'elles n'ont



pour but que de faire voir en
 quoy les Judges manquent, &
 ce qu'ils doyent faire pour ré-
 pondre dignement aux obliga-
 tions de leurs Charges. Mes-
 sieurs les Presidens & Conseil-
 lers de cette Cour s'estant as-
 semblez cette année à leur or-
 dinaire, Monsieur le Camus qui
 en est le Chef prit la parole, &
 apres s'estre long-temps étendu
 sur la difference qu'il y avoit de
 l'intégrité & de la pureté de vie
 des Siecles passéz, à la corru-
 ption qui s'est glissée dans ce-
 luy-cy, & avoir montré par un
 discours fort net & fort élo-
 quent, que nous étions tres-
 éloignez de cette candeur qui
 estoit inseparabile de tout ce
 qui se faisoit dans ces temps
 heureux, il fit voir les desordres
 qui naissent des Jugemens trop-

E ij

précipitez , & marqua fortement que les Juges ne pouvoient apporter trop de précaution avant que de prononcer sur l'intérêt des Parties. Voicy une comparaison dont il se servit. Souvenez-vous , Madame, que tout ce que je vous dis est fort imparfait , & que les pensées que je vous explique perdent beaucoup de leur grâce , dénudées des vives expressions qui les mettoient dans leur jour.

De même , dit - il , que les Eaux qui se répandent dans les Campagnes par divers détours , y portent la fertilité & l'abondance , ainsi quand les Magistrats accompagnent leurs Jugemens de toutes les reflexions nécessaires pour développer avec soin les differens intérêts des

Particuliers, leurs Arrests se trouvent soutenus de cette équité dont Dieu recommande aux Hommes de ne s'éloigner jamais. Au contraire lors que ces Eaux se débordent avec l'impétuosité d'un Torrent, elles les gastent, elles y mettent la sterilité; ce qui est en quelque façon l'image des Juges, qui se laissant emporter au premier feu de leur génie, & ne prenant pour règle de leurs Décisions que leur entestement, & leur opiniâtré, confondent le bon droit avec le mauvais, & font injustement des malheureux.

Le sujet que M. du Boismenil, Avocat General de la Cour des Aydes, prit pour son Discours, fut la connoissance de la Vérité. Il montra qu'elle

étoit si nécessaire aux Juges, que sans elle ils ne povoient goûter de véritable plaisir dans le monde, ny jouir d'une fortune assurée. Il fit voir que ce que l'Homme appelle Fortune, consistoit dans sa seule élévation, que nous cherchions cette élévation par tout, & que nous tâchions de nous la procurer à nous-même, en abaissant ceux en qui nous décotoyions plus de mérite qu'en nous; ce qui estoit cause qu'il nous fâchoit naturellement d'entendre louer, au lieu que la Satyre nous donneoit toujours de la joye, parce qu'elle a l'adresse de changer les vertus en défauts, & que nous ne trouvons point d'abaissement pour les autres qui ne nous semble une espece d'élévation pour nous; mais qu'en-

fin cette Fortune estoit injuste sans la connoissance de la Vérité. Il adjourra que la Fortune & les Plaisirs estoient les deux principaux motifs qui nous faisoient agir dans la vie, que c'étoit sur eux que tous les autres rouloient, & que nous estoions obligez de prendre party. Ce raisonnement fut suivy d'un grand Eloge de Monsieur le Chancelier, qui attira un applaudissement general.

Le Lundy que le Parlement recommence ses Séances, qui est le jour où les Audiances sont ouvertes, & qu'on appelle l'our des Harangues, M. le Premier President parle aux Avocats, & apres leur avoir fait connoistre leur devoir il finit en adressant la parole aux Procureurs. C'est ce qui s'est toujours pratiqué,

& ce qui se pratiqua encor la dernière fois. Monsieur de Lamoignon, avec cette gravité de Magistrat si digne de celuy qui tient le premier rang dans ce grand Corps, dit d'abord que c'estoit pour la vingtième fois qu'il voyoit renouveller l'ancienne Ceremonie depuis que la Iustice s'expliquoit par sa bouche sur toutes les obligations que les Avocats avoient contractées avec elle par le Serment de fidelité qu'ils luy avoient solemnellement juré; que dans cette longue révolution d'années qui avoit passé comme un songe, il avoit veu changer presque tout le Barreau, & qu'à peine y restoit-il encor quelques-uns de ceux qui estoient alors dans une si haute réputation, & que l'âge

ou l'infirmité avoient contraints d'abandonner un employ si labourieux. Il exagera fort le merite de ces Avocats celebres, & dit qu'il sembloit qu'ils n'eussent pas eu plus de durée que ces Etoilles élémentaires qu'on voit se détacher du Ciel dans un temps calme, qui marquent par une trace de lumiere leur chute précipitée & qui se perdent pour jamais dans l'obscurité de la nuit. Il les compara en suite à des Torches ardentes qui jettent une fort grande lueur, qu'on ne voit paroistre que pour la voir s'évanouir dans le mesme temps. Il adjoûta que leur meimoire vivroit toujours dans le Parlement, où l'idée estoit si forte, & le souvenir si agreeable, qu'il estoit comme impossible de ne pas croire qu'ils

fussent encor presens, & qu'on entendist leur voix parmy cette multitude d'Avocats qui venoient en foule pour écouter. Il les exhorts tous à se rendre infatigables dans leur employ comme avoient fait ceux dont il leur parloit, & leur fit voir qu'ils estoient d'autant plus obligez de s'en acquiter dignement, qtie nostre grand Monarque, au milieu des soins qui demandoit toute son application pour ce qui regardoit la Guerre, ne pectoit jamais celuy de conserver l'éclat de la Justice & de maintenir ses intérêts, ce qu'il avoit encor fait paroistre depuis peu de jours en luy donnant pour Chef un grand Homme dont le choix avoit été prévenu par les vœux de toute la France, & suivi de ses plus sincères acclamations.

M. l'Avocat General Lamignon son Fils parla apres lui, M. Talon estant tout couvert de la gloire que ces sortes de Harangues font acquérir. Son Exorde fut que si les Discours que la coustume veut qu'on fasse en de pareils temps n'estoient considerez que comme des Essais d'Eloquence semblables à ces Concerts de Musique qui flatent l'oreille sans penetrer le cœur, ce seroit un abus de porter la parole dans un si Auguste Parlement pour maintenir les interests de la Justice, en representant aux Avocats à quoy les oblige le Serment qu'ils renouvellement tous les ans. Il poursuivit en faisant connoistre que la perfection de ce Serment consistoit dans la vérité, la justice & le jugement ;

E vj

Que sans ces trois conditions tous les Sermens estoient des Parjures, & les Parjures, la source de tous les malheurs; Qu'ainsi les Payens avoient dévoüé à la colere du Ciel, & à l'execration de la Terre, ceux qui se trouvoient coupables des deux plus grands crimes qu'on puisse commettre dans le monde, l'un d'avoir méprisé la Divinité qui préside aux Sermens, & l'autre d'avoir violé la Verité, sans laquelle les plus sages Legislateurs marquoient qu'il n'y avoit point de Religion parmy les Hommes, ny de fidelité parmy les Dieux. Il finit par une peinture de l'honnête Homme qu'il exhorte les Avocats de se proposer pour modelle, afin que s'appliquant avec plus d'ardeur à rendre justice qu'à chercher les

occasions de s'enrichir , ils eus-
sent un zele parfait à défendre
la vérité.

Le Mercredy suivant on tient
la Mercuriale. M^r le Premier
President parle à Messieurs les
Gens du Roy , qui luy ayant
adressé la parole ensuite , con-
tinuent en l'adressant aux Juges
en general. M. de Lamoignon,
Chef de ce grand Corps, tourna
son Discours la dernière fois sur
la Vérité. Il dit que les Juges
éstoient dans une obligation in-
dispensable de la chercher sans
se mettre en peine de la calom-
nie , ny de ce qu'on pourroit
dire contre eux quand ils fe-
roient leur devoir ; Qu'ils étoient
dans un rang élevé , mais expo-
sé à tout ; Qu'en cherchant cette
Vérité , ils devoient craindre
qu'on ne les persuadât trop ai-

fément ; Que chacun croyant avoir droit , croyoit en même- temps que la Verité estoit pour lui , & que cependant elle ne pouvoit estre que d'un costé ; Que pour la bien découvrir au travers des voiles qui l'enveloppent , ils devoient tout entendre , ne rebuter personne , & si cela se peut dire , écouter jusqu'à l'injustice même , pour n'avoir aucune négligence à se reprocher ; Que tout leur devant estre suspects , ils le devoient estre à eux-mêmes ; Que les Amis se laissant aveugler par leurs Amis , tâchoient à persuader des injustices aux Juges , dans la pensée qu'ils ne leur demandoient rien que de juste , & qu'ainsi ils avoient sujet de se défier de tout , & particulièrement d'un Sexe qui ayant des

G A L A N T.

privileges particuliers , vouloit toujours estre crû , & ne prioit jamais qu'avec quelque sorte d'autorité. Il finit par quantité de belles choses qu'il dit sur la grandeur du Roy , & sur la fidélité que les Juges doivent à leur conscience , à sa Majesté , & à leur ministere.

Monsieur de Harlay Procureur General parla en suite. Il dit que le repos faisoit subsister toute la Nature ; Que Dieu même en avoit étably un jour dans chaque Semaine ; que les Corps apres avoir travaille tout le jour , estoient obligez de se délasser la nuit pour reprendre de nouvelles forces , & qu'ainsi on avoit ordonné les Vacations afin que l'Esprit se reposast des fatigues de l'année , & pust s'appliquer aux Affaires avec une

nouvelle vigueur ; mais qu'au lieu d'employer ce relâchement à l'usage auquel on l'a destiné, beaucoup de Juges rentroient aussi crus qu'auparavant, il explique ce terme, adjoûtant qu'ils n'avoient point assez digéré les pressans devoirs qui leur sont imposés par leurs Charges, & qu'ils ne s'estoient point mis dans l'estat où il faut estre pour s'en acquiter ; Qu'il les conjuroit de mieux profiter du temps, & que ce fust pour la dernière fois, s'ils remarquoient qu'ils en eussent jamais abusé. Apres cela il entra dans le détail de ce que doit sçavoir un Juge, & ayant parlé des Ordonnances, du Droit Ciuil, & de quelques autres dont la connoissance luy estoit absolument nécessaire, il tomba sur la foiblesse des Hom-

mes si sujets à se tromper eux-mesmes, ou à se laisser tromper. Il leur fit connoistre que la prévention estoit la chose du monde la plus dangereuse, puis que l'Innocence en pouvoit suffrir; & leur ayant marqué ce defaut comme un des plus grands & des plus préjudiciables qu'ils pussent avoit, il les exhorta à songer sérieusement à s'en defendre, & à ne donner jamais de Jugement sans avoir examiné jusqu'aux moindres circonstances des Affaires sur lesquelles ils avoient à prononcer.

Je vous ay déjà priée, Madame, de ne regarder ce que j'avoir à vous dire sur cette matière, que comme une ébauche qui a esté faite confusément sur des Portraitsachevez. Ce sont moins en effet les penseées de

ces grands Hommes, que quelque chose de leurs pensées. Ils leur ont donné un tour qu'il ne m'est pas possible de trouver, & j'en laisse beaucoup que la memoire de ceux qui les ont entenduës avec admiration ne m'a pu fournir.

Ce qui m'en cause tous les jours, & qui en cause sans doute à toute l'Europe, c'est de voir qu'en quelque lieu que ce puisse estre, & pour quelque occasion que ce soit, les Armes du Roy portent la terreur où elles paroissent. Voyez ce qui est arrivé, quand Sa Majesté sollicitée par les Mécontens de Hongrie de les secourir dans leur oppression, résolut enfin de les assister. Elle fit donner ses ordres à M^r de Boham par M^r le Marquis de Bethune son Ambassadeur Ex-

traordinaire en Pologne , & on y trouva des François tous prest à marcher. Il n'est pas surprenant qu'il y en eust. Ils courent par tout apres la Gloire , & dès que la paix est en France , ils vont chercher à se signaler chez tous les Princes Chrétiens qu'ils sçavent en Guerre. M^r de Boham qui en avoit appris le mestier parmy les Braves de ces deux Belliqueuses Nations , assembla des Troupes en peu de temps. Il le fit avec d'autant plus de facilité , que les Polonois qui ne respirent que les armes , ne prennent souvent aucun autre aveu que celuy de leur courage pour s'engager. L'ardeur de la gloire , & l'activité qui est ordinaire aux François , luy furent d'ailleurs un grand avantage pour luy faire amasser prompte-

ment quatre mille huit cens Hommes effectifs avec lesquels il alla au secours de Mécontans. Reimarquez, Madame, que je ne vous ay rien dit d'abord que de véritable. Les succès avoient esté balancez depuis plusieurs années en Hongrie. Nos François y arrivent. Ils n'ont encor joint que peu de Hongrois, & ils gagnent une celebre Victoire. Il est vray que les Polonois qu'ils commandoient y ont eu part, ayant montré dès cette fameuse Journée la même valeur qu'ils avoient fait paroistre tant de fois sous le Grand Mareschal Sobieski, que son merite extraordinaire a mis dans le Trône, & qui estant devenu leur Roy, ne les a pas moins accoustumez à vaincre qu'auparavant. Plus de mille morts sont demeurez sur la

place, sans compter ceux qui se
sont noyez. Joignez à cela plus
de huit cens Prisonniers, avec
toutes les dépouilles, & vous a-
vouerez que cet avantage peut
passer pour une pleine Victoire.
M.de Boham a fait voir dans cette
occasion toute la prudence &
toute la conduite d'un grand Chef
avec la fermeté d'un Soldat. M.
le Chevalier d'Alembon porta
ses ordres par tout, & paya de sa
personne d'une manière qui fit
connoistre que le peril ne l'éton-
noit pas. Il ne se peut rien adjoû-
ter aux marques de courage que
donna M. de Sorbual qu'on vit
toujours à la teste des Troupes
Hondroises. M. le Marquis de
Guénégaud ne quitta point celle
de la Cavalerie. Il arresta les En-
nemis qui voulurent forcer le
Poste qu'il gardoit, & les empes-

cha mesme de passer. Il est Fils de M. de Guenegaud qui a esté Tresorier de l'Epargne. M. de Chanleu commandant l'Infanterie, donna l'exemple à son Regiment, & alla Pique baissée aux Enemis. M. de Valcour premier Capitaine du Regiment de Boham ne se fit pas moins remarquer. Je ne vous nomme point les Polonois, Hongrois & Tartares qui se signalerent, il y en eut beaucoup, & vous n'aurez pas de peine à le croire, puisqu'ils combatoient avec des François, & qu'il est impossible qu'en leur voyant faire des choses surprenantes, on ne tâche de les imiter. Leur entrée en Hongrie n'a pas été seulement suivie de la Victoire, elle a obligé deux grâdes Comtez qui soufroient sans oser se declarer à se ranger du party.

des Mécontents, dont enfin le Manifeste a paru touchant les justes raisons qui leur ont fait implorer l'assistāce du Roy Tres-Chrestien. Depuis tout ce que je viens de vous marquer, ces Peuples oppressez ont encor remporté des avantages considérables. Il n'y a pas lieu d'en estre surpris, puis que la France s'en mesle. Voyez, Madame; ce que fait le Nom du Roy. Il se declare, & la Victoire devient infaillible, mais si ces Armes se font redouter par tout, ses Triomphes sont en mesme temps l'inépuisable matière des Eloges de tout le monde; & ceux que l'embarras des Affaires du Public oblige à rompre commerce avec les Muses, cherchent à le renoüer pour ne demeurer pas muets quand il s'agit de la gloire de ce grand

Monarque. Vous n'en douterez point quand vous aurez leu ce Sonnet de M.de Brion Conseiller au Parlement.



Sonnet pour le Roy.

*Destins, veillez toujours pour conserver
ce Roy,
De vos soins assidus le plus parfait ou-
vrage.*

*Ne l'abandonnez point, lorsque son
grand courage
Luy fait porter par tout la terreur &
l'effroy.*



*Quoy qu'il traistne toujours la Victoire
apres soy,
Comme il court sans rien craindre ou la
gloire l'engage,
Dans les divers perils que son grand
cœur partage,
Du soin de le garder faites-nous une
Loy.*

Vous



Vous avez employé plus de cinq mille années

A former de Louïs les nobles destinées ;

*Vostre plus grand effort nous paroist au-
jourd'buy.*



Ne livrez donc jamais à la fureur des Parques

Ce Roy victorieux, la gloire des Monarques,

Vous ne fçauriez donner un plus grand Roy que luy.

Cette vérité est si constante, que le plaisir d'admirer ses grandes Actions adoucit les maux de ceux qui souffrent; & cet autre Sonnet de M^r l'Abbé Flanc arrêté dans la Conciergerie par ses malheurs, en est une marque.



Au R O Y, Sonnet.

ROY seul de tous les Roys digne
 d'estre imité,
 Ta grandeur m'éblouit, & ma Muse
 tremblante
 S'égare & se confond de voir, lors qu'on
 te vante,
 Ton émerite plus grand que ta felicité.

Tu portes tous les traits de la Divinité,
 Au seul bruit de ton Nom l'Europe
 s'épouvante,
 Et les Faitz inviüls de ta main si puissante
 Feront l'étonnement de la Postérité.

Mais lors que tu parois environné de
 gloire,
 Qu'en tout temps tes Drapeaux devancent la Victoire,
 Qu'un seul de tes desseins suspend tout
 l'Univers;



Que du fier Espagnol les Villes sont con-
quises,

Qu'à l'éclat de tes Lys les Aigles sont
soumises,

A t'admirer, Grand Roy, j'adoucis
tous mes fers.



Ce sentiment n'est pas seulement commun à tous les François. Le General Major Harrang qui fut pris à la Journée de Cokberg, n'a pu s'empescher de trouver du bon-heur dans une disgrâce qui luy a procuré le plaisir de voir la plus belle Cour de l'Europe, & le plus grand Monarque du monde. Il en a receu depuis peu une Epée toute couverte de Diamans. Entre autres choses que l'excès de sa joye luy fit dire au Roy pour le remercier d'une si glorieuse marque de son estime, il

F ij

dit qu'il alloit substituer cette Epée dans sa Famille, afin que ses Descendans ne perdissent jamais le souvenir de l'honneur que luy avoit fait un si grand Prince.

Sa Majesté qui connoist parfaitement le merite & qui se plaist à récompenser les services qu'on luy a rendus, a donné la Lieutenance - Colonelle du Regiment de Picardie à M. de Villemandor qui en estoit premier Capitaine, & celle du Regiment de Normandie à M. de Guilerville qui estoit en la même qualité à la teste de ce Corps.

Vous avez sc̄eu, Madame, que M. l'Abbé de Grandmont qui estoit Agent du Clergé, avoit été nommé par le Roy à l'Evesché de S. Papoul. Vous ap-

prendrez aujourd'huy qu'il fut sacré il y a quelques jours à Pezenas par Monsieur le Cardinal de Bonzi, Archevesque de Narbonne & President des Etats, assisté de Messieurs les Evesques de Beziers & de Montpellier. Les Etats s'y trouverent en Corps. Monsieur le Duc de Verneüil, Gouverneur de Languedoc, & M. Daguesseau Intendant ausdits Etats, & Commissaire du Roy, ne manquerent pas aussi de s'y rendre; & comme une pareille Cérémonie n'avoit esté faite depuis long-temps dans cette Province, une infinité de Personnes des Villes voisines y fut attirée par la curiosité. Monsieur le Cardinal de Bonzi traita en suite magnifiquement Monsieur le Duc de Verneüil, avec les Commissaires

F. iij

116 LE MERCURE
du Roy, & tous les Evesques.
Celuy dont je vous parle est
Neveu de M. de Grandmont,
qui estoit Agent perpétuel des
Etats de Languedoc, & qui fut
à feu M. le Duc d'Orleans. Son
merite l'avoit mis dans une fort
grande considération. M. le Mar-
quis de Montanegre n'assista
point à cette Ceremonie, parce
qu'il estoit party quelques jours
au paravant pour aller faire véri-
fier au Parlement de Toulouse
ses Provisions de Lieutenant de
Roy de la Province. On ne douta
point qu'elles n'y soient re-
ceuës avec joie par la connôis-
sance qu'on a de ses services, &
de la justice qu'on luy a ren-
duë. Vous m'avez marqué que
vous l'estimez ; & comme je
scay que vous serez bien-aise
que je vous parle de luy toutes

des fois que l'occasion s'en offri-
ra, j'auray soin de vous satis-
faire.

Cependant apres vous avoir
entretenué de la grande Assem-
blée qui s'est faite à Pezenas, je
ne puis m'empescher de vous
dire quelque chose de celle qui
se fit icy dernierement au Col-
lege du Plessis, où M. l'Abbé de
Boistel soutint des Theses de
Philosophie dédiées à M. le Mar-
quis de Louvois, qui honora
l'Acte de sa presence. Un nom-
bre infini de Gens de la pre-
miere qualité y assista, quelques
Dames grecques s'y trouverent, &
la capacite du Soutenant y pa-
rit avec éclat. Il est Fils de M.
le Boistel, si connu par l'impor-
tant Employ qu'il exerce sous
ce ministre, mais plus encor pour
estre un des plus obligeans &

F 111

des plus honnêtes Hommes de France. Je sçay que la matière des Theses est peu galante, & que ce n'est pas un Article qui doive estre employé souvent dans mes Lettres ; mais quand les choses ordinaires, & dont je n'ay pas accoustumé de vous parler, sont accompagnées de circonstances extraordinaire, elles méritent bien que vous les sçachieze. Ce qu'il y eut de nouveau dans cet Acte soustenu, c'est qu'on donna en François à toutes les Dames le Compliment Latin qui est au dessous du Portrait de M. de Louvois, sans cela elles auroient été privées du plaisir que leur causa l'Eloge de ce Grand Ministre. Je vous ay parlé de luy dans toutes mes Lettres, quoy que je ne l'aye pas toujours nommé, il y a si peu de

personnes qui luy ressemblent, qu'ils ne vous a pas dû estre difficile de le reconnoistre. Apres les glorieuses veritez que je vous en ay dites, il est bon que vous les entendiez d'une autre bouche, & que je vous explique au moins en peu de mots le sujet du Compliment de M^r l'Abbé le Boistel. Il commence par l'élevation de M^r le Tellier à la Charge de Chancelier de France, qu'il regarde comme une preuve éclatante que le Roy a voulu donner à toute l'Europe de l'amour qu'il a pour ses Peuples, il vient de là au mérite de M^r le Marquis de Louvois, que des travaux sans relâche ont entierement dévoué à la gloire de son Maistre. Il dit que jamais Prince n'ayant couru à l'immortalité à si grands

pas, jamais Ministre n'avoit si promptement applany les difficultez qui auroient pû l'arrêter ; Qu'il venoit plûtost à bout luy seul de fournir aux besoins de quatre Armées , que plussieurs ensemble ne fournisoient autrefois aux necessitez d'une fete ; Que quelques desseins qu'on eut formez , les choses se trotvoient toujours executées avant qu'on eut sçeu qu'elles le devoient entreprendre ; Que par ses soins qu'il prenoit à maintenir la Discipline Militaire dans toute son exactitude , le passage des gens de guerre ne sembloit estre par tout que celui d'une Colonie d'Amis ; & que le somptueux Bastiment des Invalides , rendroit un éternel témoignage de sa bonté pour les Soldats auxquels il avoit procu-

ré un azile glorieux, pour le reste de leurs jours, quand l'âge ou les blesseures les rendoient incapables de continuer leurs services.

Ces pensées sont beaucoup mieux tournées dans une langue à laquelle la force de l'expression est particulière. Vous y supplerez, s'il vous plaist, Madame, & pour marque de la reconnaissance que j'en auray, je vous envoie une seconde Lettre de M. Petit, écrite comme la première à M. le Duc de S. Aignan. Vous aimez tout ce qui regarde la gloire du Roy, & son style qu'il appelle badin, ne deshonneur peut-être pas la matière qui luy fait peur. Lisez, je vous prie, & m'en dites vostre pensée.

Fayj

De Rouen le 9. Decembre, 1677.

MONSIEUR,

Ce n'a pas esté sans surprise que j'ay
vu dans le dernier Tôme du Mercure
les vers badins qu'il y a deux ou trois
mois que je pris la liberté de vous en-
voyer. Ce n'est, Monsieur, une
marque bien gloriette & bien obligeante
de l'honneur de vostre sauvenir; & com-
me ce n'a pu estre que par vos ordres
qu'ils ayent eu place dans ce recueil de
Pièces Galantes, je ne vous suis pas mé-
diocrement obligé de la bonté que vous
avez de vouloir détourner mon nom en-
fouli en Province depuis une assez lon-
gue suite d'années. Mais, Monsie-
eur, je suis si accoutumé à recevoir
de vous des grâces que je ne m'excuse
point, qd je dois peu m'étonner de cet-
te dernière, qui m'engage plus que ja-
mais à vous honorer, & à pousser jus-
qu'où elle pourra aller la passion toute plei-
ne de respect avec laquelle je fais,

MONSIEUR,

Votre très humble, très obéissant, & très
obligé Serviteur, PETIT.

Cher Dux, apres ce Compliment,
 Et ces humble Remerciment
 Vn peu serioix pour ma Plume,
 Dont (vous le sceavez) la consums
 Est d'écrire en style badin,
 Sans se piquer de rien de fuis
 Trouvez bon qu'elle s'y renoue,
 Et que ma Muse, humble Soubrette
 De celle dont tes chans si doux
 Vous font faire mille taloux,
 Vous entretienne à l'ordinaire,
 Songeant que je suis vostre Frere
 En Apollon, l'aynable Dieu,
 Qui de cent plaisir me tient liens
 Es certes j'annois peine à dire,
 Si le feu badin qui m'inspire,
 Me touche ou plus, ou moins au Coeur,
 Que celuy du Dieu dans l'ardeur
 Fait desesperer l'Idalere,
 D'une Coquette amiaire,
 Qui rit des traies du Dieu Fripon;
 Mais il n'en est plus condition,
 Les Coquettes sont fort dociles,
 Comme en vnde jor on prend des Filles
 (Secrets de nos fr. Mars Frangois,
 Plus Roy tuy senl que treuse Roi)

*En huit iours sans autre remise,
La plus fine Coquette est prise.
Quoy qu'il en soit, j'aime à rimer,
Et ma Muse sçait s'animer,
Quand à Vous s'adresse sa rime ;
Mais, n'est-ce point commettre un crime
Que de vous derrober du temps
Au milieu des plaisirs charmans,
Dant la plus belle Cour du monde,
Pour l'un & l'autre Sexe abonde ?
Dans cette Cour où le Soleil
Brille en son superbe appareil,
Où des Beautéz faites à plaisir,
Où des Heros hors du vulgaire
Fornient un éclat qui surprend,
Le sçay qu'il fane que tout soit grand,
Et d'une splendeur sans pareille.
Ainsi donc, ce n'est pas merveille
Si par tout où paroît Louis
On voit des brillans inouis,
Vous tenez-bien là vostre place,
Et, sans que rien vous embarrasse,
Vostre plus ordinaire emplois,
Est d'admirer nostre Grand Roy
Dont le Bras, secondant la Tête,
Adjointe Conques d'à Conques,
Tout le monde en est étonné ;*

Dès que son Canon a tonné,
 Les Villes en craignent la foudre,
 Et de peur qu'on les mette en poudre,
 Surprises de ses grands Exploits,
 Viennent se ranger sous ses Lois.
 Si l'on voyoit des Faits semblables,
 Dans l'Histoire; ce sont des Fables,
 Et des Fictions, diroit-on:
 Mais, certes, le pauvre Lyon,
 Et l'Aigle, battus de l'orage,
 Connoissent trop à leur dommage,
 Que ces Exploits par tout vantez,
 Sont de seures realitez.
 Nos Muses fort embarrassées
 Vont au silence estre forcées,
 Ayant dit que ce nouveau Mars,
 Passe de bien loin les Cesars,
 Les Alexandres, les Achilles,
 Et les plus grands preneurs de Villes,
 Elles pensent avoir tout dit;
 C'est jusqu'où va leur bel esprit.
 Puis se trouvant loin de leur Compte,
 Elles confessent avec honte,
 Qu'elles n'en on pas dit assez,
 Et que trop de Faits entassés
 De leur éclat les éblouissent,
 Et font que leurs rimes tarissent.

Mais, digne Duc, permettez-moy,
 De dire icy, que ce grand Koy
 N'a rien qui luy soit comparable
 Dans l'Histoire, ny dans la Fable.
 Quelques-uns veulent qu'il soit né
 Sous un Astre bien fortuné,
 Et sous une Etoile innincible;
 Mais c'est à ce Heros terrible
 Oster de sa Gloire un Fleuron.
 Son Astro est, son cœur de Lion;
 Et son Etoile, sa Prudence,
 Son grand sens & sa Vigilance.
 C'est luy qui monte les ressorts,
 Qui font mouvoir tant ce grand Corps
 De Combatans, sous qui tout tremble;
 Et mesme dans le temps qu'il semble
 Que ce Heros se divertit,
 Sa Teste incessamment agit.
 Ses Ordres si justes se donnent,
 Que les Ennemis s'en estonnent,
 Et la mesme peur qu'il leur fait,
 Quand il est dans le Cabinet,
 Ou là Gloire avec luy raisonne,
 Que quand il commande en Personne.
 Enfin, pour finir ce Discours,
 C'est le Miracle de nos jours,
 Mais ma Muse est bien temeraire.

Ne le trouvez-vous pas, cher Frere ?
 Toujours en Apollon, s'entend,
 Car il est assez important,
 Pour le respect que je vous porte,
 D'adoucir l'endroit de la sorte.
 C'est trop que d'élever mes Vers
 Au plus GRAND ROY de l'Univers,
 Mais si je manque de prudence,
 J'attends de vous quelque indulgence.
 Sçachant que de ce Demy-Dieu
 La haute Gloire vous tient lieu,
 D'un plaisir si grand, qu'il surpasse
 Tous ceux de la premiere Classe,
 Et que lors que le juste Encens
 Qu'on doit à ses rares talens,
 Fume pour ce Prince adorable,
 Rien ne vous est plus agreable.
 Ah ! que n'en ay-je du meilleur !
 Et que je me plairois, Seigneur,
 A faire le Panegiryque
 De ce Grand Roy tout Heroïque !
 Je m'en trouve l'esprit si plein,
 Que j'ay laissé là le dessin
 De faire une lettre badine ;
 Mais, apres tout je m'Imagine
 Que vous me le pardonnerez,
 Et que mesme vous m'en louerez.

Quoy qu'il semble que ce style soit trop simple pour estre propre aux grandes matieres, il ne laisse pas d'avoir de la grace. Je voudrois en avoir atteinct à vous conter dans le mien, une Aventure de Musique qui a cause depuis peu de grands embarras à bien de Gens. Un Homme considerable & par son bien & par l'employ qu'il a dans la Robe, estant demeuré veuf depuis quelque temps, avec une Fille unique, n'avoit point de plus forte passion que celle de la marier. La garde luy en sembloit dangereuse, & il croyoit ne pouvoir s'en défaire jamais assez tost. Ce n'est pas qu'elle n'eust beaucoup de vertu, & qu'ayant esté toujours élevée dans une fort grande modestie, elle ne fust incapable de man-

quer à rien de ce qu'elle se devoit à elle-même ; mais une Fille qui a vingt ans , de l'esprit & de la beauté , n'est point faite pour estre cachée, il y a des mesures de bien-seance à garder, & un Pere que les Affaires du Public occupent continuellement, ne sauroit mieux faire que de remettre en d'autres mains ce qui court toujours quelque péril entre les siennes. Tant de vertu qu'il vous plaira, une jeune Personne a un cœur, ce cœur peut estre sensible , & on a d'autant plus à craindre qu'il ne le devienne , que l'Esprit se joignant à la Beauté , attire toujours force Adorateurs. La Demoiselle dont je vous parle étoit faite d'une maniere à n'en pas manquer si les scrupules du Pere n'y eussent mis ordre. On la

voyoit, on l'admiroit dans les Lieux de devotion où il ne luy pouvoit estre defendu de se montrer, mais elle ne recevoit chez elle aucune Visite, si vous exceptez celles de cinq ou six Parentes ou Voisines qui luy tenoient cōpagnie avec assez d'assiduité. Ce qu'elle regrettoit le plus des divertissemens publics, dont elle ne joüissoit que par le rapport d'autrui, c'estoit l'Opéra. Elle avoit la voix fort belle, scavoit parfaitement la Musique, & n'aimoit rien tant que d'entendre bien chanter. Deux ou trois de ses Amies avoient le même talent & la même inclination, & la plus grande partie du temps qu'elles se plaisoient à passer ensemble, estoit employé à de petits Concerts de leur façon. L'une d'elles avoit un Frere grand Musicien,

& c'estoit sur ses Leçons qu'elles apprenoit aux autres ce qu'il y avoit de plus agreable & de plus touchant dans les Opéra. La Belle brûloit d'envie de le mettre de leurs Concerts, on luy disoit mille biés de luy, & il n'en entendoit pas moins dire d'elle à sa Sœur. Ainsi ils furent prevenus d'estime l'un pour l'autre avant qu'il leur fut permis de se connoistre, & la difficulté qu'ils y trouverent leur en augmenta le desir. On parla au Pere, qui se montra plus traitable qu'on ne l'esperoit. Le pretexte de la musique fut le seul dont on se servit pour obtenir la permission qu'on luy demandoit. Il ne voulut point envier à sa Fille l'unique plaisir qu'il sçavoit estre capable de la toucher ; & le Cavalier ne luy paroissant point d'une Fortune

à former des pretétions d'alliance, il consentit à la priere que sa Sœur luy avoit faite, de trouver bon qu'elle l'amenaast. Ils se virét donc, ils se parlerent, ils chantèrent, & sans s'estre apperceus qu'ils eussent commencé à s'aymer, ils sentirent en peu de tēps qu'ils s'aymoient. Il n'y avoit rien que de tendre dans les Airs que le Cavalier venoit apprendre à la Belle ; il les chantoit tendrement, & à force de les luy faire chanter de mesme, il mit dans son ame des dispositions favorables à bien recevoir la declaration qu'il se hazarda enfin à luy faire. Ses regards avoient parlé avant luy, & ils avoient été entendus sans que les Amies de la Belle en eussent penetré le secret. Elles imputoient au seul dessein d'animer

les paroles qu'il chantoit, ce qui estoit une explication passionnée des sentimens de son cœur. Il trouva enfin l'occasion d'un teste-à-teste. Il ne la laissa pas échaper, & il employa des termes si touchans, à faire connoître toute la force de son amour à la charmante Personne qui le causoit, qu'elle ne put se défendre de luy dire qu'il remarqueroit par la promptitude de son obéissance, l'estime particulière qu'elle avoit pour luy, s'il pouvoit trouver moyen de luy faire ordonner par son Pere de le regarder comme un Homme qu'il luy vouloit donner pour Mary. Que de joye pour le Cavalier ! Il avoit des Alliances fort considérables, & ménageoit une Personne d'autorité pour l'engager à venir

...

faire la proposition pour luy, quand il apprend de la Belle que son Pere la marioit à un Gentilhōme fort riche qu'il luy avoit déjà amené; que les Articles estoient arrestez, & qu'il s'en estoit expliqué avec elle d'une maniere si impérieuse, qu'elle ne voyoit pas de jour à se pouvoir dispenser de luy obeir. Sa douleur est aussi grande que sa surprise. Il la conjure d'apporter à son malheur tous les retardemens qu'elle pourroit, tandis que de son costé il mettroit tout en usage pour l'empescher. Les témoignages qu'ils se donnent de leur déplaisir sont interrompus par l'arrivée de l'Amant choisy. Comme il estoit naturellement jaloux il observe le Cavalier, & trouve dans son chagrin je ne sçay quoy de

de suspect qui l'oblige à se faire l'Espion de sa Maistresse. Il la suit par tout, & se rend chez elle tous les jours de si bonne heure, que le Cavalier aimé ne peut plus trouver moyen de l'entretenir. Il cache le desespoir où cet embarras le met, & la Musique estant le pretexte de ses visites, il tâche d'éblouir son Rival, en continuant à luy faire chanter à elle & à ses Amies, tous les endroits qu'elles sçavent dès Opéra. Quelques jours après ne pouvant venir à bout de trouver un moment de teste-à-teste pour sçavoir ses sentimens, il essaye un stratagème pareil à celuy de l'Amant du Malade Imaginaire. Il feint que le fameux Lambert a fait un Air à deux Parties que peu de Person-

G

nés ont encor veu, & parle sur tout d'un *Helas* qui a quelque chose de fort touchant quand la Basse & le Dessus sont meslez ensemble. L'Air & les Paroles estoient de luy, & le tout se rapportoit à l'estat present de sa fortune. La Belle qui comme je vous ay déjà dit avoit une parfaite connoissance de la Musique, demande à voir cet Air si touchant, & s'offre en mesme temps à le chanter avec luy. Il estoit fait sur ces Paroles.

*Je vous l'ay dit cent fois, belle Iris, je vous aime ;
Comme vostre beauté, mon amour est extrême ;
Mais je bruis un Rival charmé de vos appas !
Vous pâlissez, Iris, s'aimeriez-vous ?
balas !*

L'Amant Musicien avoit trouvé des cheutes si heureuses dans la répétition de cet *Helas*, que la Belle qui avoit commencé à chanter sans s'apercevoir du mistere, comprit bientost à la maniere tendre & languissante dont il attachoit ses regards sur elle, qu'il la conjuroit de luy apprendre ce qu'elle luy permettoit d'espérer. La douleur de se voir contrainte de sacrifier son amour à son devoir, la saisit tout-à-coup si fortement, qu'elle perd la voix, tombe évanouye, & luy fait connoistre par cet accident que son malheur ne luy est pas moins sensible qu'à luy. C'est alors qu'il ne peut plus garder de mesures. L'envie de secourir sa belle Maistresse, le fait agir en Amant passionné.

G ij

court, il va, revient, se met à genoux devant elle, la prie de l'entendre, & semble mourir de l'apprehension qu'il a de sa mort. Son Rival qui ne peut plus douter de son amour, en est jaloux dans l'excès, & le devient encor davantage, quand la Belle commençant à ouvrir les yeux, prononce son nom, & demande tristement s'il est parti. Il se plaint au Pere, en obtient le bannissement du Musicien, le fait signifier à sa Maistresse, & croit le triomphe assuré pour luy; mais le Pere emploie inutilement son autorité. La Fille se révolte, prend pour outrage les défiances de l'Amant qu'elle veut qu'il épouse, & sous pretexte de luy laisser plus de temps à examiner sa

conduite, elle recule son Maria-
ge d'un mois entier, pendant le-
quel elle veut qu'il la voie vivre
avec celuy qui luy fait ombra-
ge, afin qu'il se guerisse de ses
injustes soupçons, ou qu'il rom-
pe avec elle, s'il la croit inca-
pable de le rendre heureux.
Ainsi les visites continuent; &
comme les deux Amans ne
cherchent qu'à dégoûter l'En-
nemy de leur bonheur, ils ne
ménagent plus sa jalouse, &
se vantent de l'inquiétude qu'il
leur donne par les méchantes
heures qu'ils luy font passer. Le
hazard contribuë à leur en-
fournir les occasions. Le Mu-
sicien qui venoit toujours chan-
ter avec la Belle, luy avoit re-
cité des Vers assez agréables.
Elle en demande une copie.

G iij

250 LE MERCURE

L'Amour est industrieux , il se fait apporter de quoy écrire , change les Vers en bonne Prose bien significative , luy explique de la maniere du monde la plus touchante ce que sa passion luy fait souffrir , luy met ce qu'il a écrit entre les mains , & la conjure de luy dire sans déguisement si ce qui a eu quelque grâce dans sa bouche , luy en paroist conserver sur le papier . Elle lit , sourit , montre de la joye , & ne peut assez exagerer les nouvelles beautez que la lecture luy a fait découvrir dans cet ouvrage . L'Amant jaloux , qui éstoit véritablement amoureux & gardien perpetuel de sa Maistresse , ne s'accommode point de cette écriture . Il demande à lire les Vers , on le re-

fuse. Il y soupçonne du misteré, & ce qui le convainc qu'il y en a, c'est que son Rival s'estant servy le lendemain du même artifice, & n'ayant à donner que la copie d'un Sonnet, il luy voit écrire plus de vingt lignes, & remarque qu'elles sont toutes continuées, au lieu que les Vers sont ou plus courts ou plus longs selon le nombre des lettres qui entrent dans les mots qui les composent. Il achieve de perdre patience en voyant prendre la plume à sa Maistresse. Elle écrit un assez long Billet, le cachete, le donne à son Rival, comme devant estre rendu à quelqu'une de ses Amies, & le prie de luy en apporter la réponse le lendemain. Jugez de la joye de l'un, & du desespoir

de l'autre. L'Amant aimé qui ne doute pas que la Belle n'ait répondu par ce Billet à son Sonnet métamorphosé, brûle d'impatience de le lire. Il sort. Son Rival sort dans le même temps, le suit, & l'ayant joint dans une Rue où il passoit fort peu de monde, il luy demande fièrement à voir le Billet. Ces gages de l'amour d'une Maîtresse ne s'abandonnent jamais qu'avec la vie. Ils mettent l'Epée à la main. La fureur qui anime le Jaloux, ne luy permet point de se ménager. Il tombe d'une large blessure qu'il reçoit. On l'a tient mortelle, & cet accident oblige son Rival à se cacher. Voila, Madame, l'état où sont à présent les choses. Le Pere fulmine, la Fille proteste qu'elle

ne forcera point son inclination pour épouser un Jaloux qui ne peut que la rendre malheureuse ; & ce que je trouve de fâcheux dans cette Avanture , c'est que je ne voy personne qui ait lieu d'en estre content.

Nous en fçaurons les suites avec le temps, c'est un Avenir un peu plus obscur que mon Enigme du Mois passé. Vos Amies qui croient que ce soit les Orgues , n'en ont pas découvert le vray sens, quoy que l'Explication que vous m'en donnez pour elles soit toute pleine d'esprit. On m'en a envoyé une autre de Roüen qui convient à tous les Articles sur ce mesme mot. Un bel Esprit de Paris les a expliquez sur une Riviere glacée ; un autre de Noyon, sur la Neige ; & il ne se peut rien de mieux tourné qu'une Lettre que j'ay receuë de Lyon des spirituelles Ecolieres d'Appollonius , qui m'avoient déjà fait la grace de m'écrire sur l'Enigme de la lettre *V* , & qui veulent que le vaste

G v

Corps de celle-cy cache le Nuage qui
ayant plus de Bras que le fabuleux Bria-
tée, s'en sert à couvrir plusieurs Provin-
ces. Tous ces divers sens y sont appli-
qué si juste, qu'il semble que chacun
ait deviné. Je tenois le véritable assez
difficile à trouver, pour croire que
vous ne l'apprendtiez que de moy, ce-
pendant vous l'apprendrez de Mon-
sieur le Duc de S.Aignan, qui connut
ce que je eacheois, incontinent apres
que ma dernière Lettre eut paru. Ce
qu'il m'a fait l'honneur de m'en écrite,
vous dévelopera les obscuritez qui ont
embarrassé vos Amies.



LETTRE DE MONSIEVR
LE DUC DE S.AIGNAN.
A l'Autheur du Mercure.

Je ne scay, Monsieur, si j'ay trouvé
le véritable sens de vostre Enigme,
mais je ne puis estre le maistre d'un pre-
mier mouvement qui me porte d'abord à
vous annoncer une Victoire que je ne
tiens pas encor trop assurée. S'il est vray
que j'aye effectivement deviné cette Eni-
gme, je dois en estre plus fier que vous
ne pensez, car je crois avoir découvert
qu'elle est de vous, & par conséquent
qu'elle ne pouvoit estre que fort subtile.
Enfin, Monsieur, c'est à mon sens non
seulement l'Armée, mais celle des Con-
féderez, puisque je trouve tant de cho-
ses qui conviennent à cela, qu'il ne se
peut pas davantage.

Ce Corps est composé de plusieurs
Princes inégaux en pouvoir. Avant que

G vj

les Troupes de chacun d'eux furent jointes, elles avoient été levées séparément. Il n'est animé que de ces mesmes Troupes qui ne laissaient pas d'être avant que leur jonction formaist un Corps.

Il n'a point de Teste, c'est à dire point de Chef entièrement absolu. Les Bras sont assez à trouver dans le grand nombre de Soldats qui sont dans ces Troupes, & qui étant d'une naissance fort éloignée de celle des Commandans, font l'illustre & basse Famille dont il est parlé.

Quelque grand que soit ce Corps, au lieu de se rendre formidable par le nombre, il a fait voir quelquefois qu'il n'estoit pas sans appréhension de nos armes.

Les nouveaux Membres qui luy viennent, sont les nouvelles Troupes des Alliez, qu'on sépare bien souvent pour les faire agir en divers lieux; & l'heure du repos étant venue, c'est à dire le temps des Quartiers d'Hyver, ces Troupes sont obligées quelquefois en les cherchant, d'en venir aux mains avec

ceux de leur Party qui ne les veulent pas recevoir, parce qu'elles sont mal disciplinées.

Ce grand Corps doit assurément expirer un jour, l'Alliance des Princes qui le composent n'estant que pour un temps; mais s'ils la renouvellement avant qu'elle vienne à expirer tout-à-fait, ils le font revivre.

Quelques soins que prennent tant d'Altiez pour maintenir cette Union, ils se brouillent quelquefois, & blâment la conduite les uns des autres, comme ont fait depuis peu deux des plus considérables d'entr'eux.

Enfin le grand éclat qui blesse ce Corps, vient du Ray, & ce vaillant Monarque est le Soleil dont les brillans rayons se dardant contre luy, le font tant souffrir.

Confessez, Monsieur, que j'ay deviné, ou tout au moins que vostre Enigma a tant de rapport avec ce sens, que difficilement en pourroit-on trouver un autre qui y conviendroit mieux. Mais si ce n'est pas une chose facile, c'en est une

*impossible de trouver personne qui soit
plus que moy vostre, &c.*

Vous n'avez presque reçeu aucune Lettre de moy cette année, qui ne vous ait parlé de Monsieur de S. Aignan; je vous ay entretenué de sa valeur, de sa conduite, & de tout ce que cet illustre Duc a fait dans son Gouvernement. Je vous ay fait part de sa Prose & de ses Vers. Le feu de son esprit vous a paru dans ses Inromptu, mais je ne vous avois point encor fait voir combien il est penetrant. Vous le pouvez connoistre par l'Explication de cette Enigme. Depuis que je l'ay reçue, le même sens a esté trouvé par un tres-illustre & spirituel Abbé, par M. du Ry de Chaudoré qui

avoit deviné le Trictrac, par un Inconnu de Rouen, par un autre de Blois, & par un Homme de qualité, d'esprit & de mérite, qui a fait plusieurs Campagnes. Ce dernier m'en a envoyé l'Explication en Vers, mais comme elle est presque la même, article par article, que celle que vous venez de lire en Prose, je la supprime pour éviter la répétition.

Il me reste beaucoup d'Enigmes qui auront leur tour. J'en ay dont on ne m'a point dit le mot, & ne le devinant pas, je ne puis les mettre sans sçavoir si elles sont justes. On m'en a envoyé de tres-spiritueller sur la lettre *L*; mais comme vous trouvez que toutes les lettres de l'Alphabet ne peuvent faire qu'

une seule Enigme ; parce qu'elles roulent toutes sur le même tour, & que d'ailleurs on les devine dès le second Vers, je m'arrêteray aujourd'huy à cellecy, dont vous ferez part à vos Amies.



ENIGME.

JE suis aimé des uns, les autres me
haïssent,

Le fais & du bien & du mal ;
Et s'il en est à qui mon aspect soit fatal,
Penfçay qui de me voir toujours se ré-
joüissent.



Les Avares & les Ingrats
Avecque moy ne trouvent point leur
compte ;
Ma presence leur est une secrete honte,
Quand de ce que j'attens ils ne s'acqui-
rent pas.



Avec plaisir les Amans me rejoivent,
Il en est peu dont je ne sois content,
Et qui pour m'honorer ne cherchent à
l'instant,

Lors que j'arrive, à faire ce qu'ils doi-
vent.



Si mon regne est d'éclat, il est prompt à
finir,

Mon Cadet le termine, & mourant pour
renaître,

Après que j'ay fçeu disparaître,
Je suis longtemps sans revenir



Je suis vieux, cependant mes heures sont
bornées,

Et qui prendra le soin d'en mesurer le
cours,

Trouvera que j'auray vécu fort peu de
jours,

Quoy que je sois chargé d'un grand nom-
bre d'années.

Comme les Enigmes m'ont attiré la

Lettre des deux Cousines de Poitou
dont je vous parlay la dernière fois, je
n'en puis finir l'Article sans m'acquitter
de la parole que je vous donnay de
vous faire le Portrait de ces aimables
Personnes. Elles sont d'une Province
où je scay que vous avez de particuli-
ères habitudes. Voyez si ce que j'ay à
vous en dire suffit pour vous les rendre
connoissables. Elles ne demeurent pas
loin des bords du Clin & de la Vienne,
& se voyent quelquefois sur ceux d'u-
ne plus petite Riviere qui deyroit estre
fameuse par leurs Avantures. Un Ca-
valier fort galant & encor plus brave,
y a souvent part. Ses belles qualitez le
gendent digne de leur estime. Il écrit
avec politesse en Vers & en Prose, &
il y a quelques années, qu'on promet-
tait en Poitou un Roman de sa façon.
L'ainée des deux Cousines est d'une
assez belle taille, qu'un peu d'embon-
point ne scavoit gaster. Sa Maison est
Illustré, & sa Personne pleine
d'agrémens. Sa jeune Parente
est une Demoiselle d'un beau

naturel & d'une tres-grande es-
perance. Elle s'est liée d'amitié
avec elle dès ses plus tendres an-
nées. Si toutes ces marques ne
vous les font point connoistre,
vous les chercherez parmy qua-
tre Nymphes qui se sont bai-
gnées dans la petite Rivière
dont je vous ay parlé , ausquel-
les le Cavalier , qui est rare-
ment oublié dans leurs agree-
bles parties , donna en suite une
magnifique Collation qui pa-
rut se trouver là par hazard
dans un Moulin voisin , com-
me si elle n'eust été que les
restes d'une Nopce qu'on fei-
gnit s'y estre faite quelques
jours auparavant. Je croy que
vous ne m'en demanderez pas
davantage pour scavoir bientost
avec certitude qui elles sont.

Il y a plus de plaisir de s'informer des Vivans , que d'entendre de quel merite ont esté ceux que la mort nous fait regretter. Cependant il n'y a pas moyen de me taire sur celuy de M^r le Marquis de Rouville Gouverneur d'Ardres, Lieutenant General des Armées du Roy , qui est mort dans son Gouvernement. Le rang de Lieutenant General suffit pour faire connoistre dans quelle consideration son courage & sa valeur l'avoient mis , puis qu'on n'y peut parvenir sans avoir passé par tous les degrés qui peuvent acquérir de la gloire dans les armes. M. le Marquis de Rouville son Fils , qui a épousé Mademoiselle de Bethune , n'ignore rien de tout ce

qu'un Homme de sa qualité doit sçavoir. Il possede les belles Lettres, il a de l'esprit, & n'est pas le seul de cette Famille qui en ait. M. le Comte de Rouville vous est connu, & vous sçavez combien il est estimé de tout ce qu'il y a d'honnêtes Gens dans le Royaume. Cette Maison est une des plus anciennes de Normandie. Elle a porté le Nom de Gougeüil avant celuy de Rouville. Jean I. estoit Chevalier Sire de Rouville dès l'an 1319. & prit Femme dans la Maison des Essards. Pierre de Rouville fut Chambellan des Rois Charles V. & Charles VI. Il estoit Gouverneur du Pont de l'Arche qu'il defendit contre les Anglois, & fut tué à la Bataille d'Asincour. Pierre II. de Rou-

ville , épousa la Fille de Robert Admiral de France. Charles IX. eut pour Chambellan un Guillaume de Rouville ; & un Loüis du mesme Nom fut Grānd Ve- neur de France , & Lieutenant General au Gouvernement de Normandie. Voyez , Madame , combien de grands Hommes , sās vous parler de ceux de cette Maison qui ont esté Evesques & Ambassadeurs.

Cette Dignité d'Evesque , quoy que tres-relevée , n'a point de privilege contre la mort qui nous a enlevé depuis peu celuy d'Alet. Il estoit d'une tres-bonne Famille dé la Robe , connue par beaucoup de merite & d'es- prit , & il suffit de dire qu'il s'appelloit M. Pavillon. Il fut choi- sy pour l'Episcopat du temps du

Cardinal de Richelieu. Le peu qu'il présumoit de luy-mesme, l'obligea à le refuser, comme s'en connoissant indigne; & ce grand Ministre vainquit ses longs refus, en luy disant que plus il parloit contre luy, plus il parloit pour l'Eglise. Il accepta la conduite de ce Dioceſe, ſe rendit à Alet, & n'en eſt jamais revenu.

Les morts ſubites qui ſont ſi fréquentes icy depuis quelque temps, ont coûté un Fils à M. Lefèau Conseiller d'Etat, & Doyen du Conſeil. C'eſtoit un très-honnête Homme, Chanoine de N. Dame de Paris. Vous ſçavez combien ce Corps eſt considérable, & qu'il eſt rempli de Personnes de mérite & de qualité, dont il y en a plu-

sieurs qui sont Officiers des Cours Souveraines. On y a veu M^r de Ventadour & Monsieur d'Aubigny , qui tenoit rang de Prince , estant de la Maison de Stuart.

Monsieur de Miramion est mort presque dans le mesme temps. On l'appelloit Sevin de Miramion. Il estoit de ces Sevins qui sont d'une des plus anciennes & des meilleures Maisons de la Robe. La Charge de Conseiller du Grand Conseil qu'il a exercée vingt-un ans, luy avoit acquis la réputation d'un tres - bon & tres - juste Juge , & il n'estoit pas moins aimé de sa Compagnie , qu'estimé de tous ceux dont il avoit eu les affaires entre les mains.

Ces

Ces diverses pertes ont été sensibles à beaucoup de Familles particulières ; mais ce qui a causé une desolation générale, c'a été celle de Monsieur le Premier President de Paris. Il avoit été reçeu Conseiller au Parlement dès l'âge de dix-sept ans ; & lors qu'il fut Maistre des Reques̄tes, Sa Majesté l'envoya pour Commissaire aux Etats de Bretagne, où les Esprits estoient extrêmement divisez. Il trouva des tempéramens si justes, qu'en executant les Ordres du Roy, il contenta également le Gouverneur de la Province, les Etats, le Parlement, & le Peuple. Il fut fait Premier President en 1658. & il a soutenu la dignité de cette Charge avec un succès si extraordinaire, qu'il a laissé à la Posterité un

170 LE MERCURE
exemple rare & presque inimitable de toutes les parties nécessaires aux grands Magistrats. Il avoit une memoire tres-fidele, un jugement tres-solide, & un discernement tres-juste. Il possedoit les belles Lettres avec une délicatesse inconcevable. La force de son raisonnement répondoit à la netteté qu'il avoit à s'exprimer ; & son éloquence estoit telle, qu'on peut dire qu'il ne le falloit pas entendre quand on ne vouloit point se laisser persuader. Sa Porte estoit ouverte aux plus beaux Esprits, & il se tenoit une espece d'Académie chez lui où différentes Questions estoient agitées. Vous en pouvez connoistre la matière par le Livre que le P. Rapin Jesuiste en a fait. Monsieur le Premier Pre-

sident y disoit ses sentimens , & ne donoint jamais que de fort justes décisions. Outre qu'il étoit extrêmement éclairé sur tout ce qui regarde la connoissance des Loix , il avoit une facilité merveilleuse à concevoir d'abord une Affaire ; mais quelques grands que fussent ces avantages de son Esprit , sa douceur que rien n'a jamais alteré , sa probité généralement reconnue , sa grande modération , sa modestie , ou s'il m'est permis de le faire descendre jusque-là , son humilité si rare avec un si vray merite , & son intégrité inébranlable , estoient encor plus dignes d'admiration. Jamais personne ne s'est retiré mécontent de luy , & jamais Plaideur dans sa passion n'a osé l'accuser d'injustice. Il estoit plein de

H ij

172 L E M E R C V R E
zele pour le service de son Prince & pour le bien de l'Etat ; & la vie Chrestienne & toute exemplaire qu'il menoit , mettoit ses actions à couvert du moindre reproche , & luy attiroit le respect de tous ceux qui avoient l'avantage de l'approcher. Il est mort âgé de soixante ans & deux mois quelques jours moins , & a laissé deux Fils , dont l'un est Avocat General au Parlement , & l'autre Maistre des Requesstes. Ils s'acquitent si dignement l'un & l'autre de ces grands Emplois , que le Public a lieu de ne point douter qu'ils ne cherchent à imiter parfaitement un Pere qui estoit aussi juste que capable , & aussi vertueux que sçavant. M. de Lamoignon Pere de l'illustre Mort dont je vous parle , estoit un

Homme d'une probité reconnue, qui sçavoit beaucoup, & que tout le mōde estimoit pour sa pieté. Il avoit étudié à Bourges sous le celebre Cujas. Il se fit recevoir Conseiller au Parlement, & estant devenu Doyen de la Troisième des Enquestes, il traita de la Charge de President de cette Chambre avec un applaudissement general. Quelques années apres il entra en la Grand'Chambre en qualité de Conseiller, & enfin le Roy récompensa ses grands services en l'honorant de la Charge de President à Mortier, où il est mort Doyen. Il tiroit son origine du País Nivernois, d'une des plus nobles & plus anciennes Familles de cette Province, qui portoit les Titres de Chevaliers, Damoiseaux & Ecuyers, depuis

quatre cens ans. Le premier dont on les a, prenoit celuy de Chevalier dés le temps de Saint Loüis, & on seait qu'il ne se donnoit alors qu'à ceux qui étoient d'une tres-illustre Naissance. On trouve un Helin de Lamoignon, Seigneur de Riviere, parmy les Tenans d'un Tournoy qui fut fait à Paris en 1549. sous Henry II. Il y a eu plusieurs grands Personnages dans cette Maison. Charles de Lamoignon, Chevalier, Seigneur de Baville, Launay, Courson, &c. rendit des services si considérables en son temps, que le Roy Charles IX. luy fit l'honneur de le visiter souvent dans sa maladie, & témoigna avoir perdu en sa Personne un Serviteur aussi capable des premières Charges de

l'Etat qu'il y en eust dans le Royaume. Il y seroit parvenu, si la mort ne l'eust emporté à cinquante - cinq ans. Il avoit pris Femme dans la Maison de Besançon, qui est une des plus anciennes & des mieux alliées de France. La Mere de feu M. le Premier President estoit de l'illustre Famille des Landes. La noblesse en est connuë. Il avoit épousé Magdelaine Potier, Fille de Messire Nicolas Potier, Seigneur d'Ocquerre, Secrétaire d'Etat, & Nièce de Messire André Potier Seigneur de Novion, President au Parlement de Paris, & de Messire Augustin Potier Evesque & Comte de Beauvais, Pair de France.

Quoy que la mort soit une Image funeste, il faut vous la

H iij

laisser encor un moment pour vous apprendre que ces mêmes morts subites qui nous ont ôté M. Leseau, nous ont fait perdre aussi deux grands Hommes dans ce mesme Mois. L'un est M. de Sainte Beuve, & l'autre M. Neuré. Le premier estoit Docteur & Professeur de Sorbonne, Homme d'une tres-profonde érudition, aimé non seulement de tous ceux qui le connoissoient, mais encor de tous ceux qui avoient entendu parler de son merite. Le Clergé de France avoit une estime toute particulière pour luy, & luy donnoit pension. Il regloit un nombre infini de consciences, & il eust été mal-aisé de trouver un plus habile Casuiste. Quoy qu'il n'ait jamais voulu permettre qu'on ait fait son

Portrait pendant sa vie, nous ne laissons pas de l'avoir par le talent merveilleux de M. Berthinet, qui a été Payeur des Rentes de l'Hostel de Ville de Paris. Il a l'imagination si vive, que sur le souvenir qu'il a conservé de ses traits, il en a fait la Medaille en cire apres sa mort, avec l'admiration & l'étonnement de tous ceux qui l'ont connu. On dit qu'il en a fait une de bronze du Roy, par cette mesme force d'imagination, dont Sa Majesté a été tres-satisfait. Beaucoup de Personnes de la premiere Qualité qui ont veu cette Medaille, en parlent comme d'une merveille.

M. Neuré, que je vous ay nommé avec M. de Sainte-

H. v

Beuve, estoit ce grand & fameux Philosophe qui avoit esté à feu M. d'Angoulesine, à M. de Longueville, & à M. le Marquis de Vardes. Il sçavoit beaucoup, & meritoit la réputation qu'il s'estoit acquise. Comme vous m'avez ordonné de vous parler de tous ceux qui ont quelque talent extraordinaire, je me crois obligé de vous dire que nous avons aussi perdu M. Michel, qui touchoit les Orgues à S. Leu. C'estoit un charme que de l'entendre, & on y venoit en foule de toutes parts.

Le Monde se renouvelle insensiblement, & c'est un changement imperceptible qui arrive tous les jours par de nouveaux établissemens de Familles que le Mariage fait succe-

der d'un costé à celles qui ont finy de l'autre par la mort. M. le Marquis de S. Germain-Beaupré, de la Maison de Foucaut, reçeu en survivance du Gouvernement de la Marche, en a fait un depuis peu fort considerable, en épousant Mademoiselle de Janvry. Elle est d'une tres-bonne Famille de la Robe, & n'avoit pas besoin d'estre aussi riche qu'elle est pour mériter le choix d'un fort honneste Homme, ayant beaucoup de bonnes qualitez qui la rendent recommandable. Il ne faut que la voir pour connoître qu'elle ne manque pas de beauté.

Mademoiselle Roullié, Fille de M^r Roullié Maistre des Requesstes, Homme d'un grand merite, & fort estimé dans le

Conseil , s'est mariée dans le
mesme temps , & a porté plus
de cent mille écus à M^r le Mar-
quis de Bonnelle qu'elle a épousé.
Il est Fils du Marquis de ce
mesme nom , qui avoit épousé
Mademoiselle de Toussy Sœur
de Madame la Mareschale de la
Mothe-Houdancour , & Petit-
Fils de feu M^r de Bullion qu'on
a veu President à Mortier &
Sur-Intendant des Finances.

Tandis que nous sommes sur
les Articles de joye , il faut vous
apprendre celle qu'a reçue
M^r Destanchau , par l'honneur
que luy a fait le Roy de luy
donner la qualité de Secrétaire
de Monseigneur le Dauphin.
Il avoit eu jusqu'icy l'avantage
d'en faire seul les fonctions , &
il suffit de sçavoir dans quelle
confidération il est aupres de

Monsieur le Duc de Montau-
sier , pour estre persuadé de ce
qu'il vaut. C'est un Homme fort
sage , & qui joint à beaucoup de
prudence & de politesse , un
zele dont l'exactitude ne se peut
assez estimer. Vous auriez eu
tout lieu de vous louier de la
mienne , à vous rendre compte
des Harangues qui ont été
faites à Monsieur le Chancelier ,
outre celles dont je vous ay déjà
parlé , si je n'eusse appris qu'un
Homme de beaucoup d'esprit
qui s'est soigneusement trouvé
à toutes , en fait un Recueil
pour le Public. Il auroit déjà
paru , s'il n'avoit pas dessein d'y
joindre les Discours qui se doi-
vent encor faire à la gloire de
ce grand Homme au Parlement
& au Grand Conseil , le 20. du
Mois prochain. Il n'y aura rien

de plus curieux que ce Recueil, & celuy qui le fait ne pouvoit former une entreprise plus noble que de travailler à éterniser la memoire de ce digne Chef de la Justice. Celle des merveilleuses Actions du Roy ne s'effacera jamais, mais je ne sçay si l'éloignement des temps ne les rendra point incroyables. En effet, il sera difficile de concevoir qu'une Campagne ouverte avant le Printemps, n'ait point été terminée par le retour de l'Hyver. Ces Prodiges donnent de l'occupation à tous ceux qui sçavent se distinguer par leur Esprit. Il n'y a pas jusqu'aux Dames qu'une si belle matiere n'engage à prendre la plume, & voicy ce qu'elle a fait écrire à Mademoiselle de Racilly.

A U R O Y.

Grand Roy, quelle est la Destinée
Qui préside à tous vos Explois ?
Les quatre Saisons de l'Année
Reglent leur cours par vostre choix.

La Campagne n'est plus bornée,
Ainsi qu'elle estoit autrefois,
Toute la Terre est étonnée
De la voir durer douze Mois.

Si j'avois parlé toujours aussi
juste que celle qui a fait ces
Vers, je ne serois pas obligé de
me dédire aujourd'huy sur la
Situation de Fribourg. Je l'ay
mis en Suisse dans ma dernière
Lettre, & il est en Brisgau, sur
la petite Riviere de Treiseim.
Cette faute m'est d'autant plus
pardonnable, qu'il y a deux
Villes de ce même nom qui ne
sont pas fort éloignées l'une de
l'autre, & que deux des plus

considerables Chapitres de Suisse s'y sont retirez, à sçavoir celuy de l'Eglise Cathedrale de Lozanne à Fribourg en Suisse, & celuy de Basle à Fribourg en Brisgau. Apres la prise de celuy qui est présentement à nous, on ne se contenta pas de s'appliquer à y faire de nouvelles Fortifications, en attendant M. de Choisy Ingénieur de grande réputation, qui fut aussi-tost nommé pour les conduire, on fit démolir celles de plusieurs petites Villes, avec quelques Chasteaux voisins, & on travailla à l'établissement des Contributions, dont les grandes sommes rendent cette Conqueste tres-considerable. M. le Marquis de Bouflairs & M. le Chevalier d'Estrades, qui doivent commander l'un dans

la Place , & l'autre la Cavalerie des environs , ne manqueront pas de soin à conserver tous les avantages qu'un Poste si important nous donne. Sa prise a produit de grands effets. La plûpart des Places que les Ennemis ont de ce costé-là , sont dans une alarme continue. L'une se fortifie , les Habitans de l'autre l'abandonnent ; celle-cy traite des Contributions ; & Strasbourg que rien n'avoit encor étonné depuis le commencement de la Guerre , fait fortifier ses Forts , & songe même à en faire construire de nouveaux. C'est un coup de tonnerre dont les Ennemis ne reviennent pas. Ils se sont fatiguéz en retournant à grands pas au delà du Rhin , & ont trouvé toutes leurs mesures rompuës pour leurs.

Quartiers d'Hyver. Il leur en a falu chercher d'autres que ceux qui leur avoient été assignez ; & cependant nos Troupes apres avoir consumé tous les Fourrages de la Vallée de S. Pierre , ont repassé le Rhin, & joiiissent en repos de leurs Quartiers , les Ennemis ayant abandonné tous les Postes qu'ils tenoient sur la Sarre. Ils s'étoient proposez de prendre la Petite-Pierre pourachever leur Campagne ; mais loin de venir à bout de leurs desseins , ils ont perdu toutes leurs petite Conquestes , comme Sarbruk qui estoit la plus importante. Le Chasteau en a été pris par M^r le Marquis de Ranes apres neuf volées de Canon. Vous sçavez quelles cruautez les Ennemis exercerent contre leur

parole quand nous le perdîmes. Ceux que M^r de Ranes trouva dedans ne doutoient point qu'ils ne dûssent recevoir le mesme traiteme^{nt} qui avoit esté fait aux Nostres ; mais ayant esté envoyez à Monsieur le Mareschal de Créquy , cet illustre General leur fit connoistre que les Fran^çois avoient plus d'humanité, qu'ils estoient genereux de toutes manieres, & amoureux de cette belle gloire qui fait aimer les Conquérans , mesme de leurs Ennemis. Pendant que nos Troupes se signalent par tout, la valeur de la Garnison de Mastric ne demeure pas oisive ; elle fait des courses qui luy sont glorieuses & profitables , s'assure de plusieurs Châteaux , & sans estre destinée aux travaux de la Campagne , en

fait une plus glorieuse que celle d'un monde d'Ennemis, s'il est permis de parler ainsi. Voicy des Vers sur celles de tant d'Alliez. Ils ont esté faits par M^r de la Monnoye Auditeur des Comptes à Dijon. Les Prix de l'Académie Françoise qu'il a tant de fois remportez, l'ont fait connoistre à toute la France.

Au milieu des Estez, au milieu des Hyvers,

Loüis de ses beaux faits étonne l'Univers,

Il déploye en tout temps ses Bannieres fatales.

Mais confessons la verité,
Ses Ennemis plus fins, sans bruit &
sans fierté,

Trouvent bien mieux que luy toutes
Saisons égales,

Ils n'entreprennent rien ny l'Hyver,
ny l'Eſté.

A peine eut-on apporté la nouvelle de Fribourg rendu, qu'elle fit méditer une autre Conqueste. M. de S. Poüange partit en poste de la Cour pour porter les ordres du Roy, faire préparer toutes choses, & pres-
ser l'execution de ce qu'on avoit résolu. Son ardeur pour le ser-
vice de Sa Majesté est connuë,
& le zèle qu'il fit voir pour la gloire de ses armes à la Bataille de Cassel, fut si grand, qu'il chargea luy-mesme les Enne-
mis l'Epée à la main, quoy que son Employ l'en dust dispenser. Son départ fit faire de grands raisonnemens, mais personne n'en devina le véritable sujet,
& plusieurs mesme crûent qu'il estoit envoyé en Allemagne. Peu de jours apres nos Troupes de Flandre firent quelques mou-

vemens. Elles inquiéterent les Ennemis, qui furent bientost persuadez qu'on alloit assieger Ypres, & c'estoit ce que l'on vouloit qu'ils crûssent. Cependant S. Guilain se trouva investy, & le Gouverneur ne l'apprit qu'en le voyant. Le nombre des Troupes augmenta en peu de temps, & il y eut devant cette Place jusques à cent Escadrons, & quarante Bataillons qui ne demandoient qu'à combattre, & qui avoient même témoigné souhaiter qu'on fist un Siege, parce qu'ils commençoient à s'ennuyer dans leurs Garnisons. Comme ils avoient été tirez des Places des environs, on nomma pour Officiers Generaux les Gouverneurs de ces mesmes Places, à cause de la facilité que chacun

d'eux pouvoit avoir à faire venir de son Gouvernement toutes les choses nécessaires pendant le Siége ; aussi n'y manqua-t-on de rien. Toutes les Troupes furent aussi-bien nourries, & aussi bien chaufées, qu'elles auroient pu l'estre dans leurs Quartiers d'Hyver., & on ne peut trop donner de loüanges aux Gouverneurs pour les soins qu'ils ont eu de leur faire fournir tout ce que là mauvaife Saison demandoit qu'on leur donnaſt au delà de ce qu'elles avoient accoutumé d'avoir dans le temps ordinaire de la Campagne. Vous ne devez point vous étonner apres cela , Madame , si on s'est rendu Maistre de S. Guilain, quoy que ce soit une Place qu'on n'eust jamais crû de voir etre assiegee dans l'Hyver à

192. LE MERCURE
cause des eaux qui l'environ-
nent. C'est ce qui ne paroissoit
pas vray - semblable ; mais les
François prennent sans mena-
cer , au lieu que les Ennemis
menacent & ne viennent à bout
de rien ; & il est si vray que nos
entreprises réussissent toujours,
& mesme en fort peu de temps,
que je ne vous écris jamais le
Siege d'une Place , que dans la
mesme Lettre je ne vous en
marque la prise ; mais il faut
que je vous avouë que je man-
que d'expressions pour parler
comme il faudroit de la mer-
veilleuse conduite de la France.
Tous les termes sont épuisez ,
toutes les louanges sont usées ,
& cependant les ressorts qui
font tout mouvoir , ne le sont
pas : Au contraire , nous les
voyons tous les jours agir avec
plus

plus de force, & cette dernière Conquête en est une preuve. Pour vous en informer plus particulièrement, il faut vous dire que S. Guilain est une petite Ville du Hainault, à laquelle un Abbé qui vivoit vers le septième Siecle, a donné son nom. Elle n'est qu'à une bonne lieue de Mons, sur la Riviere de Haine. Messieurs de Turenne & de la Ferté, la prirent en 1655. en mesme temps que Condé, apres qu'on se fut rendu maistre de Landrecies. L'année suivante, le Siege de Valenciennes estant levé, & Condé repris par les Espagnols, elle fut assiegée pendant que M. de Turenne estoit devant la Capelle; mais comme cette dernière Place résista peu, M. de Turenne eut le temps d'aller traverser les Ennemis à

S. Guilain. Ils leverent le Siege sans l'attendre, & l'ayant fournié de nouveau au mois de Mars de l'année 1657. ils en vinrent à bout par la trahison de quelques Etrangers qui leur livrerent les Dehors qu'ils gardoient. Quand à ce qui regarde la force de la Place , elle est environnée de Marais. La Riviere de Haine qui passe au milieu , se separe en trois bras dans la Ville, & se rejoint en deux pour en sortir. Elle est defenduë par trois Fossez pleins d'eau , par un Ouvrage appellé le Pâté , qui est une espece de Boulevard , par un autre Ouvrage à corné, une Demy-Lune , & plusieurs Redoutes , dont quelques - unes sont entourées d'eau. Il me reste à vous apprendre les noms de tous les Officiers Generaux

qui ont eu la conduite de ce Siege sous M. le Mareschal de Humieres. Les Lieutenans Generaux furent M. de Nancré Gouverneur d'Ath, & M. le Comte Bardi - Magaloti, Gouverneur de Valenciennes. On choisit pour Mareschaux de Camp M. de Pertuis Gouverneur de Courtray, M. du Ranché Gouverneur du Quesnoy, M. de Sainsandoux Gouverneur de Tournay, M. le Chevalier de Tilladet, M. le Baron de Quincy, M. de Cezan Gouverneur de Cambray, & M. de Rubantel Capitaine au Regiment des Gardes. M^{rs} de Vauban & du mez, qui ont la mesme qualité, furent commandez pour la conduite des Travaux & de l'Artillerie, & l'on peut juger par là que le succès de ces deux cho-

ses estoit infaillible. Les Brigadiers qui ont servy à ce Siege ; sont M. d'Aubarede Mestre de Camp du Regiment des Vaissaux, M. de S. George Mestre de Camp du Regiment du Roy, M. le Chevalier de Souvray Lieutenant Colonel de Navarre, & M. Chiméne. M. de Montmont y a fait les fonctions de Major General. Un Siege entrepris apres de si justes mesures, & qui devoit estre poussé par tant de Braves, ne pouvoit manquer de réussir. C'est ce qui a fait dire à un bel Esprit de Lile, en s'adressant aux Ennemis,

*Espagnols, Hollandois, courez à Saint
Guilain.*

*Malgré les Elemens d'Hamieres le va
prendre,*

Et l'on ne croit pas que demain

*La Place puissé se défendre.
 Dépêchez, & venez au moins
 Voir de plus près une Victoire
 Que vous auriez peut-être peine à
 croire,
 Si vous n'en estiez les Témoins.*

Ils ont suivy ce conseil, & sem-
 blent n'estre venus fort pres de
 S. Guilain que pour en appren-
 dre plutôt la prise. Voicy par
 ordre ce qui s'est passé au Siege
 de cette Place.

Monsieur le Mareschal de
 Humieres partit de Lile le 30.
 de Novembre, avec M. le Mar-
 quis de Humieres son Fils, &
 M. le Baron de Quincy. Il
 estoit accompagné de lept Esca-
 drons de Cavalerie, & suiy
 de M. de Sainsandoux, avec les
 Troupes qui venoient du costé
 de la Lys. Il arriva le premier
 de Decembre devant S. Guil-

lain, à la pointe du jour. M^{me} de Nancré, de Magaloti, le Chevalier de Tilladet, du Ranché, & de S. Riche, s'y trouverent en même temps, suivant les ordres qui leur avoient été envoyez le jour précédent. Ils conduisoient la Cavalerie, & les Dragons d'Ath, Condé, Valenciennes, Douai, S. Amant, Orchies, Marchiennes, Bouchain, & du Quesnoy, le tout au nombre de cinquante Escadrons. Deux Pieces de Canon arriverent le même jour, & furent menées à un Moulin proche la Redoute de Baudours. Deux cens Dragons des Regiments Dauphin & Fimarcon, avec cinquante Mousquetaires de la Garnison d'Ath, l'attaquerent à l'entrée de la nuit. Elle estoit gardée par cinquante

Hommes, qui l'abandonnerent apres avoir tiré cinquante ou soixante coups. Nos Gens les poursuivirent, & en prirent dix-huit ou vingt.

La Circonvalation fut reglée le lendemain, & l'Infanterie qui devoit faire le Siege arriva au Camp. On ordonna trois Attaques. La premiere fut celle des Gardes. Elle devoit emporter une grande Redoute environnée de Fossez remplis d'eau, avant que d'aprocher du Corps de la Place. Il faloit en suite arracher des Palissades qui deffendoient le Pâté. Il ne pouvoit estre pris qu'en passant par dessus une Digue fort étroite, & sur laquelle on ne pouvoit aller qu'un à un.

La seconde Attaque, appellée celle de Navarre, avoit deux

grandes Redoutes à prendre, avec de grands Fossez pleins d'eau.

L'Attaque de Bössu estoit la troisième, & il faloit qu'elle gagnast un Ouvrage à corne, & une Demy-Lune, avant que d'arriver au Corps de la Place.

Le 4. on ouvrit la Tranchée à ces trois Attaques. On avança beaucoup le travail, principalement à celles de M^{es} du Ranché & de S. George. M. le Mareschal de Humieres demeura jusques à une heure apres minuit à les visiter continuellement depuis la teste jusques à la queue. Les deux premiers Bataillons des Gardes, de Navarre, & un du Royal, monterent la Garde, & furent relevez le lendemain par autant de Bataillons des mesmes Corps. Les Ennemis ne

tirerent que trois coups de Mousquet , & un de Canon. Le nostre leur répondit le 6. au matin avec une Baterie de six Pieces.

Le 7. apres midy , on prit à l'Attaque de Navarre , une grande Redoute qui n'estoit qu'à quarante pas du Pâté. Elle estoit gardée par trois cens Hommes , qui se défendirent avec beaucoup de vigueur,mais ce ne fut que pour augmenter la gloire de Monsieur le Comte de Soissons , qui s'exposa tout-à-fait à cette Attaque,où il alla l'Epée à la main. Son Lieutenant Colonel eut le bras cassé, celuy du Regiment du Plessis y fut tué , & M. d'Aubarede dangereusement blessé d'un coup de Mousquet à la teste.

Le 8. au soir , M. de Sainsan-

doux monta la Tranchée à l'Attaque des Gardes, avec le Régiment de Roussillon ; M^{me} de Cezan & de Villechauve, à celle de Navarre, avec le Régiment de Humières ; & M. du Ranché, avec M. de Chiméne, à celle de Bossu, avec le Régiment de Conty. On s'établit pendant la nuit à celle de Navarre, dans les Logemens qu'on avoit faits. A celle de Bossu, on passa l'Avant-fossé de l'Ouvrage à corne, & l'on y fit un Logement sur le glacis. On dressa la même nuit une Baterie de six Pièces, qui tira dès le point du jour ; & l'on augmenta celle de Navarre jusques au nombre de neuf ; de maniere que ces deux Bateries qui voyoient le Pâté à revers, incommoderent fort chacune de son côté.

Le 9. apres midy, sur l'avis que M. le Mareschal de Humieres eut que les Ennemis s'avancoient, & qu'ils n'estoient qu'à trois petites lieuës de Mons, il alla choisir un Camp pour aller au devant d'eux, & leur donner Bataille, s'ils osoient combattre. Il resolut en suite l'Attaque generale des Dehors ; & comme les glaces ne se trouverent pas assez fortes pour porter les Gardes qui devoient insulter le Pâté, ils passerent un à un avec leur intrepidité ordinaire, sur la Digue qui conduit à cet Ouvrage ; puis ils se rassemblerent pour donner tous ensemble à l'heure de l'Attaque. Elle commença à une heure apres minuit. Huit coups de Canon en firent le signal. Toutes nos Troupes firent égale-

I. vj

ment bien ; il estoit necessaire qu'elles montrassent de la vigueur pour forcer la resistance des Ennemis qui fut tres-grande dans tous les endroits qu'on attaqua. On ne peut voir un plus grand feu de Grenades & de mousqueterie que celuy qu'essuyerent nos Gens pendant trois heures. M. le Chevalier de Tillyader commandoit l'Attaque de Navarre , & se rendit maistre de tous les Ouvrages jusques à la Muraille de la Ville. Les deux Bataillons de Bourgogne y estoient de garde , avec M. le Chevalier de Souvray , qui s'y est particulierement distingué. On y avoit aussi envoyé les Compagnies des Grenadiers de Humieres , Navarre , & Languedoc. L'Attaque des Gardes eut tout le succès qu'on pou-

voit desirer. M. de Rubantel y servoit de Mareschal de Camp, & M. de S. Germain de la Breteche y commandoit trois cens Hommes détachez du Régiment des Gardes, avec lesquels il chassa les Ennemis des Ouvrages qui regardent le Bastion de Horn, jusques à l'Attaque de Navarre, où il joignit le Régiment de Bourgogne. Les deux Bataillons des Fuziliers, & un de Stoup, estoient de garde à l'Attaque de Bossu. M. de Quincy Mareschal de Camp, y commandoit, ayant sous luy M. de Chiméne Brigadier. Les Troupes de cette Attaque, avec les Grenadiers de la Reyne qui avoient à leur teste M. Passillon l'un de leurs Capitaines, se mirent dans l'eau glacée jusques à la ceinture,

& ayant passé l'Avant - Fossé de l'Ouvrage à corne, emportèrent cet Ouvrage avec une Demy - Lune. C'estoit tout ce qu'on leur avoit donné ordre d'attaquer. Trois cens Dragons commandez par M. de Fimarcon, firent une fausse Attaque à la Digue de Boudours. Ils prirent quatre-vingts six Soldats, & deux Officiers. M. de Sainsandoux voulut se charger de cette Attaque, quoy qu'il ne fust pas de jour. On auroit entré dans la Ville, si on avoit eu les choses nécessaires pour en rompre la Porte, ou des Echelles pour monter. Apres la prise du Pâté, les Troupes des deux autres Attaques se joignirent, & il encosta aux Ennemis quatre Pièces de Canon qui estoient au

bout de leur Pont-Levis, & tiroient par des embrasures. Ces mesmes Troupes apres avoir fait des Retranchemens avec des Gabions, tournerent contre la Porte de la Ville les quatre Pieces de Canon qu'elles venoient de gagner. Il y en avoit encor trois autres en état de foudroyer les Assiegez; & tout éstant préparé pour donner un Assaut general la nuit du dix au onze, le Gouverneur qui le sçeut fit battre la Chamade à deux heures apres midy. M. le Mareschal se rendit à l'instant même à la Thanchée, où il trouva les Ostages qu'on luy amenoit. Il convint avec eux qu'ils luy remettoient une des Portes de la Ville, où il fit entrer aussi-tost un Bataillon des Gardes Françaises, & un des

Gardes Suisses. La Garnison de plus de mille Hommes sortit le onzième au matin, avec Armes & Bagages, & une Piece de Canon, pour aller à Bruxelles, escortée par quatre-vingts Maistres des Troupes du Roy qui devoient revenir à Ath. Les Ennemis estoient arrivez le 10. au soir à Mons, où ils avoient fait tous les préparatifs nécessaires pour le secours de la Place. Ils ne manquoient pas de Troupes, mais l'importance estant de choisir un Chef, tous ceux qui pouvoient en esperer le Commandement, avoient long-temps conferé ensemble pour voir sur qui on trouwoit à propos qu'on le fist tomber.

Monsieur le Mareschal de Humieres a paru infatigable pendant ce Siege; on ne l'çau-

roit exprimer sa vigilance ; il a passé les nuits entières ou à la Tranchée, ou à visiter les Postes, ou au Bioüac, & presque tous les jours à cheval. Il sembloit aussi que les Troupes fussent animées par son exemple. La rigueur du temps n'a pû les refroidir un moment, & on a trouvé la même facilité à leur faire faire toutes choses qu'on auroit euë dans le Mois de Juin. M. le Prince d'Isenghien ayant été averty de ce Siège, prit aussi-tost la Poste pour y aller joindre M. le Mareschal de Humieres son Beaupere, & donna des preuves de son courage avec le Marquis de ce nom son Beau-frere. Comme l'impatience des François est grande, sur tout quand il faut courir à la gloire, dès que M. le Marquis de Na-

vailles etit appris qu'il y avoit une Place assiegée , il s'y rendit aussi-tost en poste , & servit dès le soir mesme en qualité de Volontaire. Il monta la Tranchée avec le second Bataillon des Gardes , & il continua à faire la mesme chose pendant tout le Siège. Ayant scéu que le soir qu'on devoit attaquer la Contrescarpe , le Regiment de Navarre auroit le plus à souffrir , il se mit à la teste de ce Regiment où son intrépidité & sa valeur se firent admirer. M. le Comte de Tonnerre alla aussi Volontaire à la Tranchée , & il y reçut un coup de Mousquet. M^r le Marquis des Hissars qui commande le Regiment de Languedoc , fit des choses surprenantes à la teste de ce Regiment , qui s'est acquis beaucoup de repu-

tation. Celuy du Pleffis ne s'est pas moins signalé, & s'il avoit eu des Haches pour rompre les Portes de la Ville, il seroit entré dedans comme nos Troupes firent à Valenciennes. M^r du Poncet qui en estoit Lieutenant Colonel, a été tué. M. Deshoy Capitaine de ce Régiment, & M. Biensait de Beau lieu, s'y sont signalés. M. Champagne premier Brigadier des Gardes de M. le Mareschal de Humières, s'est fort distingué pendant ce Siège, ainsi que M. Duparc Garde dans le même Corps, & M. de Tangis qui en estoit sorty pour agir en qualité d'Ingénieur. On ne peut douter qu'il n'y ait donné beaucoup de marques de courage, puis qu'il y fut blessé. M. de S. Germain de la Breteche le

212 LE MERCURE
fut aussi à l'Attaque des Gar-
des, & tomba du haut de la Di-
gue , apres avoir receu deux
blessures. M. de Soisy , Fils de
M. le President le Bailleul , fut
blessé dans la mesme occasion ;
tomba dans le Fossé , & passa
la nuit sur la glace, parce qu'on
ne le pût trouver que le lende-
main. M^{rs} de Seraucour & de
Chéviere Sous-Lieutenans aux
Gardes , & M. de Torcy Ensei-
gne, ont esté blessez , & M. Ci-
gogne Lieutenant , tué. M. de
Pierrebasse Ayde-Major des
Gardes , a eu la teste emportée
d'une volée de Canon.

La nouvelle de la prise de
S. Guilain fut apportée au Roy
par M. de la Taulade Ayde de
Camp de M. le Mareschal de
Humieres. M. le Marquis de
Louvois qui le presenta , dit à

Sa majesté que les Ennemis publioient que les Anges Tutelaires de la France luy serwoient d'Espions dans le Ciel pour l'avertir des changemens du temps qui luy estoient presque toujours favorable. Le Duc de Villa-Hermosa estoit à Haurec fort près de la Place, avec douze à treize mille Hommes, faisant porter des Echelles pour passer les Marais, & se vantant qu'il attaqueroit les Lignes. Lors qu'il entendit que le Canon tiroit fort peu, & puis qu'il cessoit entierement, il crût le Siege levé, & ayant détaché trois cens Chevaux pour prendre langue, ils en trouverent cinquante des Nostres envoyez pour le mesme dessein. Celuy qui les commandoit ayant été pris pour avoir eu son Cheval tué sous luy, eut peine à desfa-

busser ce Duc, en l'assurant qu'il avoit veu entrer les Troupes de Sa Majesté dans la Place ; & lors que les Assiegez batoient la Chamade , monsieur le Mareschal de Humieres faisoit monter sa Cavalerie à cheval pour aller vers les Ennemis dont il venoit d'apprendre des nouvelles.

Le Roy a donné le Gouvernement de S. Guilain à M. Catinal Capitaine aux Gardes, qui a fait la Campagne passée en qualité de major des Gardes. M. de Longpré Capitaine au Regiment de Picardie, en a été fait Lieutenant de Roy ; & M. de l'Apparat Capitaine dans Piémont , en a eu la majorité. Jamais Campagne ne fut plus glorieusement finie. Cette dernière Conqueste a donné lieu à ces Vers.

*C'est à ce coup qu'il se faut rendre,
O Flandre ,*

*Puis que contre Loüis tous tes efforts
sont vains.*

*Saint Omer , Saint Guilain t'en don-
nant des exemples
Tres-amples ,*

*Tu ne peux faire mieux que d'imiter tes
Saints.*

Les Gardes du Corps sont de retour , & le Roy a fait depuis peu la Reveuë de tous ces Braves qui sont devenus la terreur des Allemans. Sa Majesté avoit cinq cens Gardes nouveau, bien montez, bien vestus, & de tres bonne mine , qu'elle distribua dans les Compagnies pour les augmenter , & les rendre encor plus fortes qu'elles n'estoient avant la Campagne. Voicy les Noms de ceux qu'Elle fit Exempts , & à qui Elle voulut donner par là des marques de la satifa

216 L. E MERCURE
satisfaction qu'Elle avoit reçue
de leurs services.

Dans la Compagnie de Noailles.

M^r le Marquis de S. Chammant du Pescher, Cadet. Il est originaire de Limousin, d'une tres-bonne Maison, & Parent de M. le Duc de Noailles.

M. de la Messeliere, aussi Cadet.

M. de Tierceville, de Normandie, Brigadier.

M. de Verduisant, de Guyenne. Il a été Lieutenant des Gardes de feu M. le Mareschal d'Albret, & Capitaine de Cavalerie.

M. de Granpré, Premier Capitaine d'un Régiment de Cavalerie.

Je vous ay déjà parlé, madame, de M. de la Messeliere, qui a fait plusieurs Campagnes. Il est bien fait, a du cœur, &

& s'est signalé dans la Journée de Cokberg. Il sort d'une des meilleures Maisons de Poitou & de la Marche, & est allié de celles de Rochechoüart, de la Rochefoucaut, de Maille, de Brezé, de Polignac, & de toutes les plus qualifiées de Poitu & de Limousin. Son Grād Pere fut nourry Enfant d'Honneur aupres de Loüis XIII. & ses Ancestres ont eu de grandes Charges & des Emplois considérables dans les Maisons de nos Rois.

Dans la Compagnie de Duras.

M. Desforges. Il est Neveu de M. de Chaseron Lieutenant General des Armées du Roy, & luy a servy d'Aide de Camp.

M. Messier. Il a esté blessé, & est retourné dans l'Occasion avec plus d'ardeur, apres avoir esté guery de ses blessures.

M. Danglar, Brigadier.

Dans la Compagnie de Luxembourg.

M. de la Chaume, M. de S. Pierre, M. de la Tolnele, & M. le Chevalier de S. Lucé. Je n'en ay pû apprendre que les noms.

M. le Chevalier de Rhodes. Il est Frere de M. de Rhodes Grand-Maistre des Ceremonies.

M. de S. Martin. Il a trente années de service, & n'a perdu aucune occasion de se signaler. Il a esté Capitaine d'Infanterie, Brigadier des Mousquetaires, & fut fait Major de Nimégue dans le temps de cette Conqueste. Il a toujours servy d'Ayde de Camp dans l'Armée du Roy sous M. de Lorge, & ses manieres honnestes le font estimer de tous ceux qui le connoissent.

Je ne puis mieux finir ce qui regarde la Guerre, qu'en vous apprenant le retour de Monsieur le Marechal de Créquy. Il a eu l'honneur de saluer le Roy, & en a esté reçeu comme le meritoient les actions de conduite & de vigueur qui luy ont acquis tant de gloire dans toute cette Campagne.

Sa Majesté a donné à M. de Tiergerville-Mahaut le Gouvernement de Dieppe, vacant par la mort de M. de Montulé. Je vous ay déjà parlé de son merite, & il y a peu de Personnes à

qui ses services ne soient connus. Il a été dès sa première jeunesse Capitaine dans le Régiment du Havre, puis Lieutenant Colonel dans un autre, & en suite Lieutenant de la Mestre de Camp, & Capitaine du Régiment de Cavalerie d'Armagnac durant les Guerres de Guyenne. Il y fut fait prisonnier au Combat de Montansé, où Monsieur le Duc de Montausier qui commandoit l'Armée du Roy, batit les Ennemis, & eut le bras cassé.

Si tant d'Articles d'Armée semblent trop sérieux à vos Amies, qui peuvent moins aimer la Guerre que vous, voicy un Conte d'un style à leur délasser l'esprit. Il est d'un Gentilhomme de Provence, & je croy que vous demeurez d'accord avec luy de sa Morale.



DEMOSTHENE Amoureux.

J Adis dans Corinthe une Dame
K ij

220. LE MERCVRE
Etaloit des attraits que chacun admi-
roit,

Attraits, digne de toucher l'ame
Des Dieux qu'alors on adoroit.

Qui ne croiroit d'abord qu'une Beaute
pareille,

Pour ses Amans n'eust beaucoup de
fierté?

Cependant on feroit grand tort à sa
bonté,

A tous elle prestoit l'oreille,
Ou si quelqu'un en estoit rebute,
Il ne devoit de ce malheur extrême,
Se prendre qu'à soy-même,
S'accusant d'estre avare, ou bien d'estre
indigent.

Lâchons le mot enfin, la Belle aimoit
l'argent.

Le docte & fameux Démosthène
Crût que sans un pareil secours,
Il s'en feroit aimer sans peine,
Luy qui persuadoit toujours;
Mais son éloquence fut vaine,
On ne luy fait grace de rien,
Et le traitant comme un autre Homme,
On luy demande une assez grande som-
me

Pour prix d'un secret entretien.

Surpris d'une telle demande,

Il fuit, disant je ne puis consentir

Daller donner une somme si grande

Pour n'acheter au fonds qu'un repentir.

Moralisons au moment sur ce Conte.

*Nostre Orateur n'avoit donc point de
honte*

De contenter sa passion,

Et ce n'est qu'à son avarice

Qu'il dût sa moderation.

Quand nous nous défaisons d'un vice

Souvent nous ne faisons au fonds

*Que changer seulement de genre de foi-
blesse,*

Et cependant nous en voulons

Faire honneur à nostre sagesse.

Comme nous allons entrer dans la Saison des Plaisirs, je croy que l'auray à vous parler le Mois prochain de plusieurs Divertissemens. On n'a veu que les anciens Opéra pendant celuy-cy, & rien n'a paru de nouveau sur le Theatre, à l'exception de l'Electre de M. Pradon, qui a esté jouée par la Troupe du Fauxbourg S. Germain. Celle de l'Hostel de Bourgogne pro-

met pour le lendemain des Rois sans remise la premiere Representation du Comte d'Essex de M. de Corneille le jeune. Ce Sujet est grand, & de notre Siecle, puis que sa disgrace arriva au commencement de l'Année 1601. On dit qu'il n'y a rien de plus touchant que cette Piece. Elle a fait du moins assez de bruit par quelques Lectures, pour obliger l'autre Troupe à promettre aussi un Comte d'Essex qu'elle luy doit opposer. S'il a autant de beautez qu'on assure qu'il y en a dans celuy dont je vous parle, on peut se promettre beaucoup de plaisir de cette opposition. Comme l'Autheur de se dernier ne se nomme point, quelques-uns veulent que ce soit l'ancien. Comte d'Essex de M. de la Calprenede raccordé. Il est vray qu'on n'a songé à remettre ce Sujet sur le Théâtre de Guenegaud que depuis que les Affiches de l'Hostel ont fait connoistre que M. de Corneille le jeune l'avoit traité ; mais il importe peu du temps, pourvu que l'Ouvrage soit assez bon pour satisfaire le Public.

Cependant je vous avertis de ne point chercher à Rouen l'Histoire de ma dernière Lettre qui parle d'un Conseiller & d'un Abbé égarez en allant à Dieppe. J'ay sc̄eu que l'Avanture s'estoit passée ailleurs, & qu'on avoit changé le lieu de la Scène par quelques intérêts particuliers.

Adieu, Madame, je me tiens bien glorieux d'avoir pû vous faire part avec une exacte ponctualité de toutes les Nouvelles de cette Année. Attendez de moy un redoublement de soins pendant celle où nous allons entrer, & croyez que je suis vostre, &c.

A Paris ce 31. Decembre 1677.

Et' par apostille, Madame, vous sc̄aurez que Sa Majesté ne voulant pas moins faire pour Mademoiselle de la Marck que pour toutes celles qui ont été Filles d'Honneur de la Reyne, luv a donné la Lieutenance de Roy de Xaintonge & d'Angoulmois, vacante par la mort de M. le Comte de Jonsac. Vous jugez bien qu'elle tirera beaucoup de cette Charge; mais le Roy qui ne fait jamais de petites faveurs,

bien voulu luy promettre d'ajouter à ce qu'elle en pourra tirer, de quoyn faire une somme considerable. Vous ne doutez point, Madame, qu'une Personne aussi bien faite qu'elle est, qui a beaucoup de bien de patrimoine, & dont on connoit si parfaitement le merite & la vertu, ne soit tres-avantageusement pourveue. Heureux celuy dont elle fera le partage ! Je ne vous apprendrois rien, quand je vous parlerois de sa naissance. Son Nom la distingue si fort, qu'il seroit inutile de vous rien dire de plus.

Monsieur le Duc de Vitry a été fait Conseiller d'Etat d'Epée.

M. de Guilleragues a été nommé Ambassadeur à Constantinople.

M. l'Abbé de Valbelle Aumônier du Roy, a eu l'Evesché d'Aslet; & M. Robert Maistre de Musique de la Chapelle, l'Abbaye de M. Leféau.

M. le Marquis d'Obigné, Frere de Madame de Maintenon, a épousé Mademoiselle de Froisgny.

Souvenez-vous, Madame, que tout cela vous est écrit par apostille, c'est à

dire que ce sont Nouvelles que j'apprends en fermant ma Lettre, sans avoir le temps de vous dire un mot du mérite de tous ceux que je vous nomme. I'y suppléeray la premiere fois, & n'oublieray pas de vous parler de l'Action éclatante de M. l'Abbé Colbert.

J'ajouteray cependant icy que M. le Marquis de la Ferté vient d'estre déclaré Duc & Pair. Sa Majesté le voyant marcher si dignement sur les traces de M. le Marechal son Pere, dont les grands services & la longue suite d'Actions glorieuses sont connus à toute la France, a voulu faire voir par cette marque d'honneur la bienveillance particulière dont elle les honnore l'un & l'autre. Je vous ay parlé dans la plupart de mes Lettres des différentes Occasions où ce nouveau Duc s'est signalé.

F I N.

OU donnera un Tome du Nouveau Mercure Galant, le sixième jour de chaque Mois, sans aucun retardement.

TABLE DES MATIERES.

- R** Eponse de la Prairie au Ruisseau.
Histoire des deux Maris jaloux.
M. le Comte d'Ayen est receu Duc & Pair de France au Parlement.
Sa Majesté nomme M. de Rubantel & de Tracy Mareschaux de Camp.
Mort de Dom Joseph d'Ardennes Comte d'Illes.
Mort de M. l'Abbé Castelan.
L'Amant Trompé.
Fragment du Testament de Mad. du Puy, celebre Joüeuse de Harpe.
Paroles du dernier Air de feu M. le Camus.
Autre Air de M. de Moliere.
Vers envoyez avec un Bouquet de Tubereuses au mois de Decembre.
Les Avantures d'Armide & de Renaud, composées par M. le C. de Meré.
Compliment fait à Monsieur le Chancelier par M. Doujat, lors qu'il le fut salué pour la Faculté de Droit de l'Université de Paris.
Madrigaux & Quatrains à M. le Chancelier.
Dispute d'Apollon & de l'Amour sur des Vers d'Iris.
Excez d'amour d'une jeune Personne nouvellement mariée.
M. l'Abbé du Plessis est sacré Evêque de Xaintes.
Le Roy donne une Abbaye à M. l'Abbé d'Aquin, & une autre à M. de Puységur.
Elégie de M. Ferier Auteur de l'Adieu aux Muses.

T A B L E.

Mariage du Prince d'Orange avec la Princesse Marie, Fille aînée du Duc d'Yorck.

Tout ce qui s'est passé de remarquable au au Parlement le lendemain de la S. Martin, le jour des Harangues & celuy des Mercureiales.

Avantage remporté sur les Hongrois par le Colonel Boham.

Sonnets au Roy.

Sa Majesté fait présent d'une Etée au General Major Harang, & elle donne la Lieutenance Colonelle du Régiment de Picardie à M. de Villemendor, & celle du Régiment de Normandie à M. de Guilersville.

M. l'Abbé de Grandmont qui avoit été nommé à l'Evêché de S. Papoul, est sacré à Pezenas.

M. l'Abbé le Boistel soutient des Theses de Philosophie dédiées à M. le Marquis de Louvoys, où plusieurs Dames se trouveront.

Lettre de M. Petit à M. le Duc de S. Aignan.

Avanture de Musique.

Plusieurs Explications qui ont été données par divers Particuliers à l'Enigme du 9. Tome du Mercure Galant.

Lettre de M. le Duc de S. Aignan sur ce Sujet. Enigme.

Portrait des deux Cousines de Poitou.

Mort de M. le Marquis de Rouville.

Mort de M. l'Evêque d'Alet.

Mort de M. Lefèvre, Chanoine de N. Dame de Paris.

Mort de M. de Miramion.

T A B L E.

Mort de M. le Premier President.

Mort de M. de Sainte Beuve.

Mort de M. Neuré & de M. Michel.

Mariage de M. le Marquis de Saint Germain Beaupré.

Mariage de M. le Marquis de Bonnelle.

Qualité de Secrétaire de Monseigneur le Dauphin, donnée à M. Dastanchau.

Vers de Mademoiselle de Racilly.

Prise de Sarbruc.

Vers de M. de la Monnoye.

Siege & Prise de S. Guilain.

Noms des morts & des blessés & de ceux qui se sont signalés à ce Siège.

Le Roy donne le Gouvernement de Dieppe à M. de Tiergeville.

Noms des nouveaux Exempts nommés par Sa Majesté.

Demosthene amoureux.

Nouvelles Pièces de Théâtre, dont le Comte d'Essex de M. de Corneille le jeune doit paroître la première.

Sa Majesté donne la Lieutenance de Roy de Xaintonge & d'Angoumois à Mademoiselle de la Marck.

M. de Guilleragues est nommé à l'Ambassade de Constantinople, & M. de Valbelle à l'Évesché d'Alet.

Le Roy fait M. le Marquis de la Ferté Duc & Pair.

Fin de la Table.

